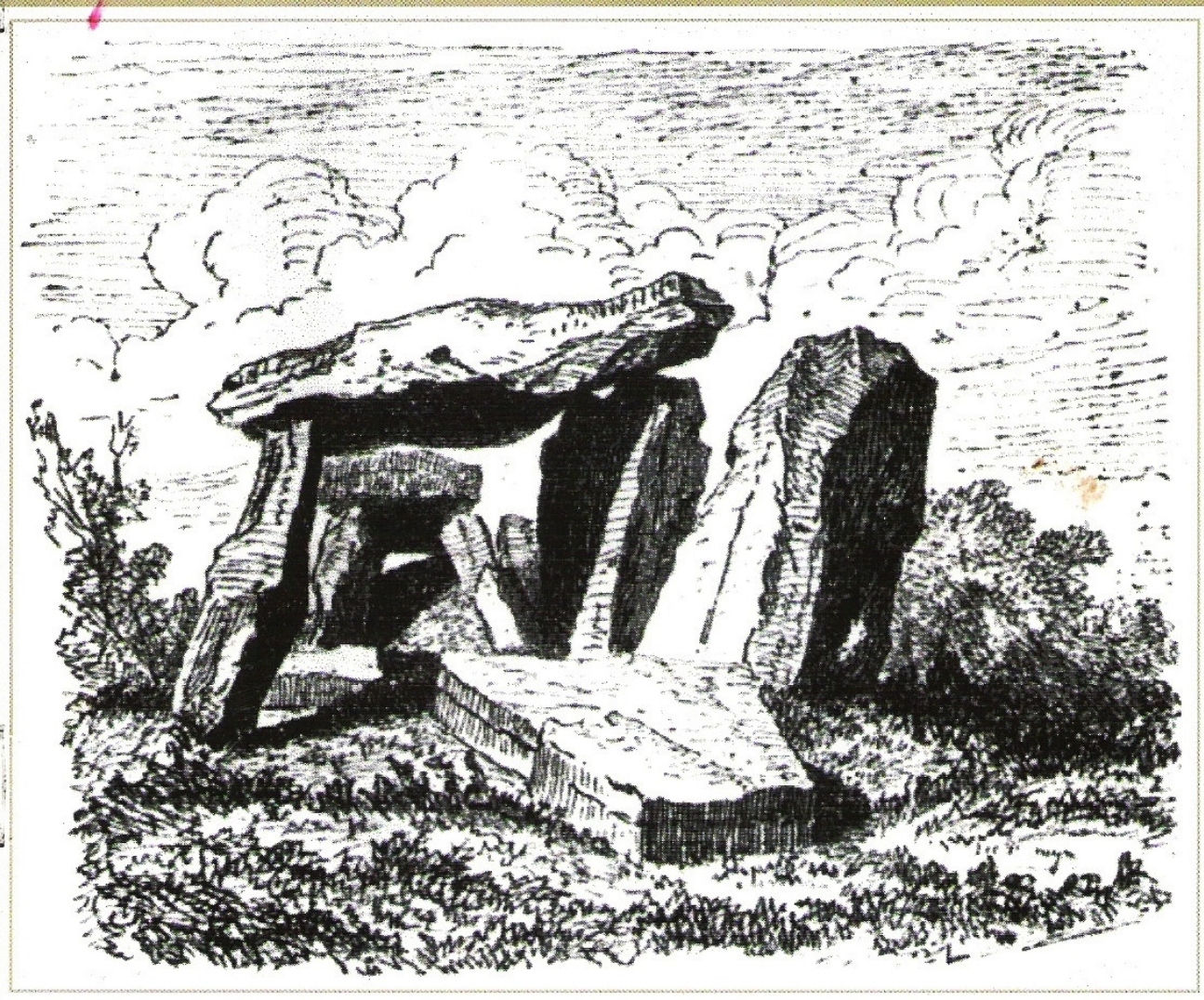


BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXIII — ANNÉE 2006
4^e LIVRAISON

Le château du Paluel (Saint-Vincent-le-Paluel) : approche architecturale

par Jean-Jacques TOURNAUD

Le château du Paluel (du latin palus, palludellum : marais) est bâti au sommet d'une éminence qui domine la vallée marécageuse de l'Enéa, à deux kilomètres au sud de Saint-Vincent-le-Paluel, dans le Périgord Noir.

Édifié au XIV^e siècle par les Vigier (sans doute sur des bases plus anciennes), reconstruit par les Gimel au XV^e siècle, restauré en partie au XIX^e siècle par les Croÿ, le Paluel fut incendié par les Allemands en 1944.

De nos jours, on ne distingue plus guère, de la route de Saint-Vincent, que quelques cheminées et le haut des murailles couvertes de lierre qui émergent de la végétation. Mais si l'on se place sur le chemin de Malevergne, la vue est dégagée sur les trois tours de la façade est, ce qui permet d'avoir une meilleure idée de ce que fut ce magnifique monument avant sa destruction.

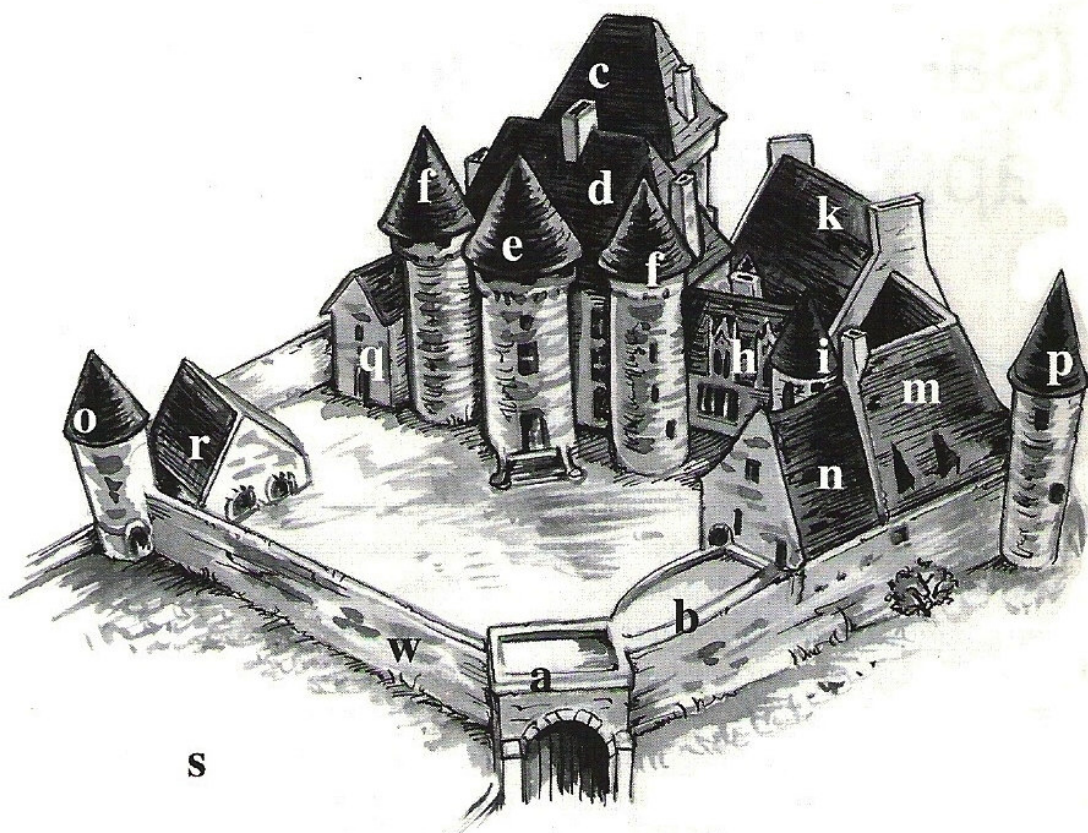
En 1870, Gaston Marmier rédigea une Notice sur Paluel¹, qui est toujours aujourd'hui, le document le plus complet qui existe sur ce château. En effet, jusqu'à ce jour, le Paluel n'a jamais fait l'objet d'une monographie.

1. Série d'articles parus en 1870 dans les *Annales de la Société d'agriculture de la Dordogne* (t. XXXI). Gaston Marmier, colonel du Génie, fut membre du conseil général de la Dordogne de 1880 à 1895.

Une étude sur ce monument était d'autant plus intéressante à réaliser que tout (ou presque) restait à faire, pour compléter les recherches de cet auteur.

Malgré des décennies d'abandon, le Paluel présente encore d'importants vestiges et demeure, aux yeux de bon nombre d'historiens et d'amateurs, la « plus belle ruine du Périgord ».

Description du château

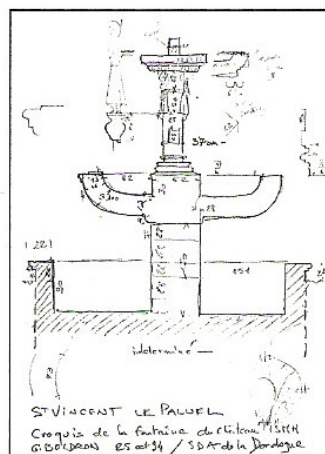


Dessin (d'après reconstitution) Hubert Tourasse, 2006

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------------|
| a... châtelet d'entrée | m... bâtiments néo-Renaissance |
| b... citerne | n... chapelle |
| c... donjon (tour Quorille) | o... tour ouest première enceinte |
| d... <i>castrum</i> | p... tour est première enceinte |
| e... tour d'entrée et escalier | q... écurie et grange |
| f... tours d'angles château | r... étables |
| g... salle néo-Renaissance | s... jardin |
| h... salle néo-Renaissance | w... première enceinte |
| i... tour d'escalier hexagonale | |
| j... grande salle néo-Renaissance | |

Le jardin et la fontaine

Avant de pénétrer dans le château, il convient d'en étudier les abords. Ne cédon pas à la tentation de passer sous le porche du châtelet d'entrée (a)²... Juste à gauche, on a accès à la terrasse (s), dont l'entrée était jadis défendue par un antique portail (qui a été déplacé à l'entrée du pigeonnier). Ce jardin d'agrément, ou *hortus conclusus*, dont la surface dépasse les 650 m², encore bien entretenu de nos jours, est clos de murailles et une belle fontaine (t), de style Louis XIV, en occupe le centre. Avant-guerre, Jean Secret³ la présentait ainsi : « trois⁴ gnomes de pierre mirent leurs visages grimaçants dans les vasques moussues où tremblent les capillaires ». Aujourd'hui, hélas, la grande vasque est brisée⁵ et, privés d'eau, les capillaires ont disparu. Voilà quelques années, un projet de restauration de la fontaine (croquis ci-dessous) avait été soumis par Claudine Lassner, la fille du propriétaire actuel, le professeur Jean Lassner, aux Bâtiments de France avant d'être abandonné (service départemental d'architecture et du patrimoine, Périgueux) car le monument a été jugé irréparable⁶. Elle était alimentée par la rivière l'Énéa grâce à un béliet hydraulique installé près du moulin. Le système permettant l'arrivée d'eau n'a pas été supprimé et les vannes sont toujours en place⁷.



La fontaine du jardin en terrasse, détail et coupe
(croquis G. Boldron, S.D.A.P Dordogne).

2. Les lettres entre parenthèses renvoient au plan du château (p. 493).
3. SECRET (Jean), ROCAL (Georges), *Châteaux et manoirs du Périgord*, Bordeaux, éd. Delmas, 1938.
4. Elle comporte en fait quatre statues.
5. La fontaine ne présente actuellement que la moitié de la grande vasque. La seconde partie a disparu ; les propriétaires actuels nous ont précisé qu'en 1957, date de l'acquisition, elle manquait déjà.
6. Claudine Lassner précise : « Cette démarche resta sans suite faute d'appui et de soutien économique des monuments historiques. » Le devis, établi par une entreprise de Brive, s'établissait environ à l'équivalent de 3 500 € actuels.
7. Le moulin se trouve au bas de la colline, à l'angle de la route de Saint-Vincent-le-Paluel et de l'Homond (renseignements communiqués par Claudine Lassner).

Les murs qui bordent la terrasse sont encore bien conservés, quoique écrêtés. Celui de droite – côté château – présente quelques particularités. On y voit notamment les montants d'une grande ouverture en ogive qui sont encastrés dans la muraille. Il est difficile de dire s'il s'agit d'une ouverture murée ou d'un réemploi, mais cette dernière hypothèse est la plus probable. À l'extrémité de ce mur se trouve l'entrée d'une tour d'angle (o) à deux niveaux ; on accède au second depuis la cour du château. Une brèche dans le mur permet de longer les fortifications, mais l'ancien chemin de ronde, perdu dans les broussailles, est relativement difficile à suivre.

Le châtelet d'entrée et les communs

Retournons sur nos pas pour retrouver le châtelet d'entrée (a), sans doute reconstruit au XVIII^e siècle par les d'Aymerique, lorsque cette famille racheta le Paluel aux Durfort. Pénétrons sous le porche : de l'entrée, la perspective sur le château, savamment étudiée, se limite à la porte Renaissance – excentrée – de la tour centrale. La longueur de l'entrée approche les six mètres. Elle a dû être défendue par une porte monumentale (dont il ne reste que quelques planches disjointes) et une herse dont on peut encore voir le logement, en son milieu. Deux meurtrières, de part et d'autre, permettaient de surveiller (et de défendre) les abords extérieurs.



Vue du château depuis le châtelet d'entrée.

Une énigme : Tibi... or not Tibi

Il y a fort longtemps, on pouvait lire une inscription sur la clef de voûte de l'entrée. La pluie et le gel ont rongé la pierre et il est bien difficile, aujourd'hui, de la déchiffrer. Au XIX^e siècle, elle donna lieu à « une singulière et amusante méprise de pèlerins de la science ». L'anecdote est rapportée par Louis de Lamothe ⁸, au début des années 1880, dans ses *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins* :

« Au-dessus d'une des portes, ils aperçurent un mot qu'ils ne purent déchiffrer. Il leur sembla qu'un des caractères, le premier, représentait, à tout prendre, par un jambage, peut-être un peu penché sur le suivant, un T majuscule, que le suivant avait la forme d'un I et que si le troisième ressemblait, à s'y tromper, à un O, c'était la faute du graveur, dont le ciseau n'avait pas su reproduire convenablement un B. Pour la quatrième, il n'y avait pas à s'y méprendre. C'était un I. Assemblant le tout, ils lurent couramment TIBI : À toi ! et se mirent à discuter sur la signification de cette épigraphe courte, dont la concision devait avoir la plus sérieuse importance. TIBI ! disait l'un, c'est un défi jeté fièrement aux châtelains du voisinage. TIBI, répliquait l'autre, veut dire toute autre chose, c'est une invitation hospitalière et courtoise aux voyageurs cheminant le long de la vallée, à venir sans crainte se reposer à l'ombre du castel seigneurial. Or, pendant qu'ils discutaient ainsi, vint à passer un profane. Il leva la tête, suivit des yeux les gestes des discoureurs, sourit, lut à haute voix la date 1701, rappelant celle d'une restauration faite par les d'Aimerique, et s'éloigna. Naturellement, je ne me porte pas garant de l'anecdote que l'on m'a racontée et que je ne reproduis que sous toutes réserves, me promettant de vérifier avant peu la chose. »

L'expression « pèlerins de la science » désigne notamment l'abbé Audierne ⁹, qui, en 1851, dans son livre *Le Périgord illustré*, croit lire *Tibi* (à toi) « pour donner sans doute aux visiteurs, en entrant, une idée de la cordiale hospitalité de ses maîtres ».

À ce propos, Gaston Marmier, vingt ans plus tard, ironisera : « un amateur fut même assez heureux pour découvrir sur la porte une inscription aussi remarquable par son laconisme que par sa signification : *Tibi* ; comme pour dire au voyageur : noble étranger, tu peux sonner du cor, le pont-levis va s'abaisser, la herse se lever, et il te sera permis de te reposer ici en sûreté comme dans ta propre demeure... ¹⁰ »

La conclusion est donnée par Louis de Lamothe, qui, respectant sa promesse, précise qu'il a vérifié : « Il y a *TIBI*, gravé parfaitement, en toutes

8. Louis Sylvestre Bessot de Lamothe (1812-1893), secrétaire général de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne.

9. François-Georges Audierne (1798-1891), chanoine et vicaire général du diocèse de Périgueux. Il fut également inspecteur des Monuments historiques de la Dordogne.

10. MARMIER (Gaston), *op. cit.*

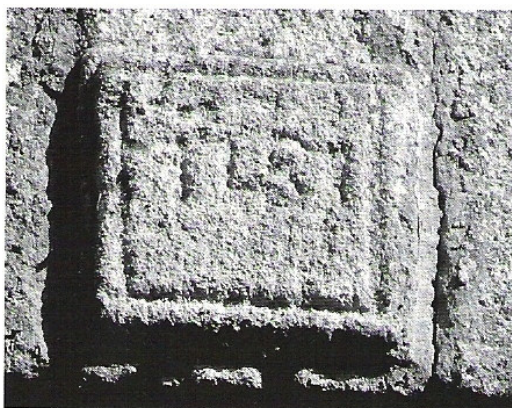
lettres. Maintenant, ce mot l'a-t-il été avant ou après l'aventure ? – Je l'ignore. »

À notre tour, nous avons tenté, sans trop y croire, de déchiffrer cette fameuse inscription. Si les *pèlerins de la science* éprouvaient déjà certaines difficultés voilà cent cinquante ans, celles-ci n'auraient pu que s'accroître.

Nous pensons qu'il s'agit vraisemblablement d'une date, inscription logique et courante à l'entrée d'un château et que nous fixerions au XV^e siècle. Pourquoi ? Outre le fait que nous croyons que le deuxième caractère soit le chiffre « 4 », cela correspondrait à la date de passage du Paluel à la famille Gimel (vers 1450).

Les Gimel (et notamment Pons de Gimel) ont restauré le château, construit (ou reconstruit) la chapelle et édifié un premier châtelet d'entrée. C'est d'ailleurs la seule famille qui ait laissé quelques traces de son passage au Paluel et notamment ses armoiries sur la clef de voûte de la chapelle et sur le mur pignon de celle-ci (actuellement cachées sous le lierre). Même si le châtelet d'entrée a été remonté par les d'Aymerique au XVIII^e siècle, il n'est pas impossible que ces derniers aient utilisé la clef de voûte antérieure en réemploi.

La photographie ci-dessous constitue donc une énigme soumise à la sagacité des lecteurs.



L'inscription sur la clef de voûte de la porte d'entrée.

Nous voici dans la cour du château. À main droite, le châtelet d'entrée continue vers la chapelle (n) que nous étudierons plus loin. Pour avoir une bonne vue d'ensemble, il faut se placer vers le mur qui borde la terrasse que nous venons de quitter. À cet emplacement se trouvait jadis un long bâtiment (r'), qui figure encore sur le cadastre du XIX^e siècle (voir p. 490). De nos jours, ne subsiste qu'un monticule de pierres. Poursuivons avec les communs : une haute construction (q), l'une des rares au Paluel qui a conservé sa toiture de lauzes, jouxte la tour de gauche. Elle comporte deux niveaux ; à l'étage, le

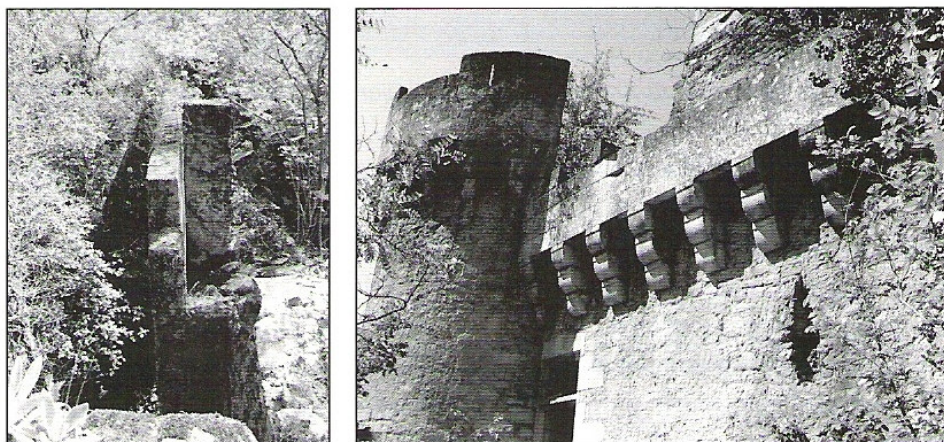
plancher s'est partiellement effondré. Deux portes permettaient d'y accéder, dont l'une, sur le côté, donne, à l'extérieur, sur une plate-forme d'une hauteur de deux mètres environ, que l'on pourrait qualifier, dans notre vocabulaire moderne, de « quai de déchargement ». Il est possible qu'un plancher ait disparu et que l'accès actuel donnait, à l'origine, dans une cave.

Il existe encore un dernier bâtiment (r), qui se trouve près du précédent, aujourd'hui très ruiné. La charpente s'est effondrée dans les années 1990. Il ne reste guère que deux pans de murs, dont la façade qui présente deux larges ouvertures en arcade. Une pièce bétonnée subsiste, accolée au mur de la terrasse et qui permet d'accéder au second niveau de la tour d'angle (o). Il s'agissait d'écuries. On nous a indiqué que ce bâtiment comportait des stalles et un escalier en bois qui a été utilisé lors de la rénovation de la métairie de la Suquette ¹¹.

Le cadastre du XIX^e siècle (p. 490) laisse apparaître un autre bâtiment (r') entre ces deux constructions, accolé à la première, dont il ne subsiste rien.

Castrum et donjon

Retournons au centre de la cour : on distingue immédiatement deux époques de construction du Paluel. Au nord, la partie néo-Renaissance, datant de la fin du XIX^e siècle et la chapelle ; mais la partie la plus ancienne, c'est le château proprement dit, « rectangle parfait, tournant une de ses faces au levant ¹² ». Sur cette façade se soudent trois grandes tours couronnées de mâchicoulis, dont l'une, celle du milieu, abritait l'escalier principal. À ce propos, le Paluel n'a jamais été un château fort à proprement parler ; les créneaux et mâchicoulis témoignent plus d'une recherche esthétique que d'un souci défensif.



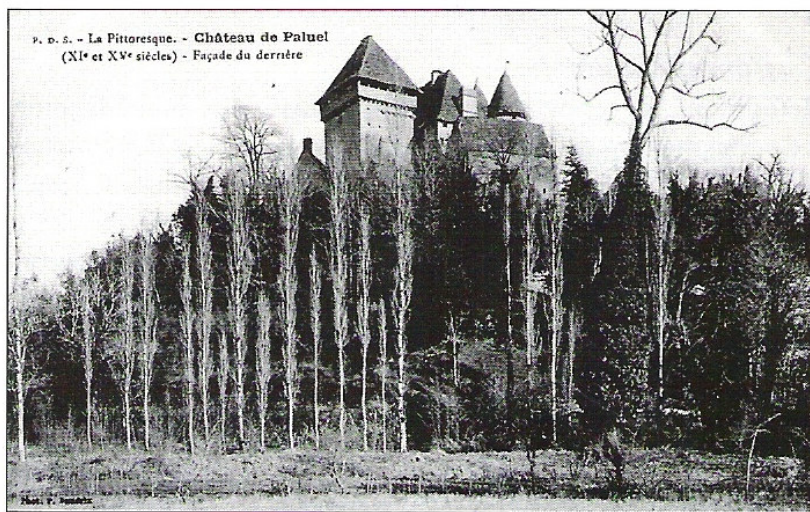
Créneaux et mâchicoulis du castrum.

11. Communication de Claudine Lassner, 2005.

12. MARMIER (Gaston), *op. cit.*

Accolé juste derrière, se trouve le donjon (c), appelé *Tour Quorille* (terme provenant sans doute de « carré »). Cet ensemble fut bâti, selon Gaston Marmier, dans la première partie du XIV^e siècle, par les Vigier. Le donjon a subi peu de modifications depuis cette époque ; c'est un carré de neuf mètres de côté, qui ne présente que très peu d'ouvertures et nombre d'entre elles sont murées. En 1870, son premier niveau servait de cellier. Les murs ont une épaisseur de quatre-vingt-dix centimètres. L'un des angles est orné d'un léger contrefort, destiné, selon le même auteur, à assurer la stabilité du donjon après la reconstruction d'une partie de l'édifice. La surface de la pièce est d'environ quarante mètres carrés.

Avant 1944, il dominait les autres constructions et était coiffé d'un toit à quatre pans au-dessus d'une galerie à colombages posée sur une couronne de mâchicoulis. Cette partie sommitale étant plus récente, d'après Jean Secret. La galerie à colombages construite en « torchis avec des créneaux de bois ¹³ » n'a pas résisté à l'incendie.



Carte postale du début du XX^e siècle avec le donjon au premier plan (coll. SHAP).

Ce donjon (ou *fortalitium*) est-il de la même époque que le château (*castrum*) auquel il est adossé ? Il est vrai que l'appareil utilisé pour le donjon, les dimensions réduites et le faible nombre des ouvertures inciteraient à penser que cette partie est la plus ancienne du Paluel. Mais, d'après G. Marmier, c'est sans compter « un arc d'ogive qui subsiste dans une cloison du premier étage [du *castrum*] ». Il en conclut donc que le Paluel « se composait primitivement du donjon et d'une partie antérieure qui put servir de base aux constructions actuelles ».

13. MONTARNAL (Jean de), *Châteaux et manoirs de France – Périgord*, Paris, éd. Vincent, Fréal et Cie, 1937, page 6 et planches 10 à 12. Il s'agissait plutôt d'ouvertures que de véritables « créneaux » comme ceux qui ornent encore les trois tours.

On peut encore voir, sur sa partie sud, plusieurs latrines ¹⁴ (au moins trois) en encorbellement qui se superposent. À l'intérieur du donjon, leur accès avait été condamné depuis sans doute très longtemps. Malgré la végétation qui les recouvre, elles paraissent plus anciennes que celle – unique – qui leur fait face, sur la muraille nord du corps de logis.

Le donjon est relié à l'autre partie du château par un couloir relativement étroit (un mètre environ) et dont les entrées sont ogivales. Si l'on pénètre dans cette galerie (g), longue d'un peu plus de trois mètres, on s'aperçoit qu'elle comporte, en son milieu, deux renforcements de part et d'autre. L'un a une profondeur d'un mètre soixante et l'autre d'un mètre vingt. On pense y trouver le départ d'un escalier qui desservirait les étages ; mais on ne distingue nulle trace d'ouverture dans les murs ou dans la voûte. En revanche, il existe bien un escalier, « étroit et sombre colimaçon ¹⁵ », logé dans l'épaisseur de la muraille, mais que l'on pouvait emprunter à partir du premier étage et qui permettait d'atteindre le sommet du donjon. De l'intérieur de la tour Quorille, on peut en distinguer l'entrée, à quatre mètres de hauteur, au-dessus de la porte de la galerie qui relie les deux parties du château. L'atteindre est difficile, voire dangereux, car il n'existe que peu de prises qui puissent faciliter l'ascension, et la descente peut s'avérer périlleuse, d'autant plus que le sol du donjon est jonché de blocs de pierre. La curiosité nous a poussés à rejoindre cet escalier qui est en fort mauvais état. Au bout de quelques mètres, les marches se sont effondrées, interdisant une exploration plus poussée. Cela dit, cette brève visite réserve quelques bonnes surprises, telle cette « fenêtre trilobée, aux colonnettes finement découpées, qui se trouve dans le quadrilatère rentrant, formé par les deux parties du château ¹⁶ » qui avait enchanté Gaston Marmier. On distingue également le sommet d'une petite ouverture, juste au dessous de cette fenêtre ; ce qui, encore une fois, plaiderait pour l'antériorité du donjon.

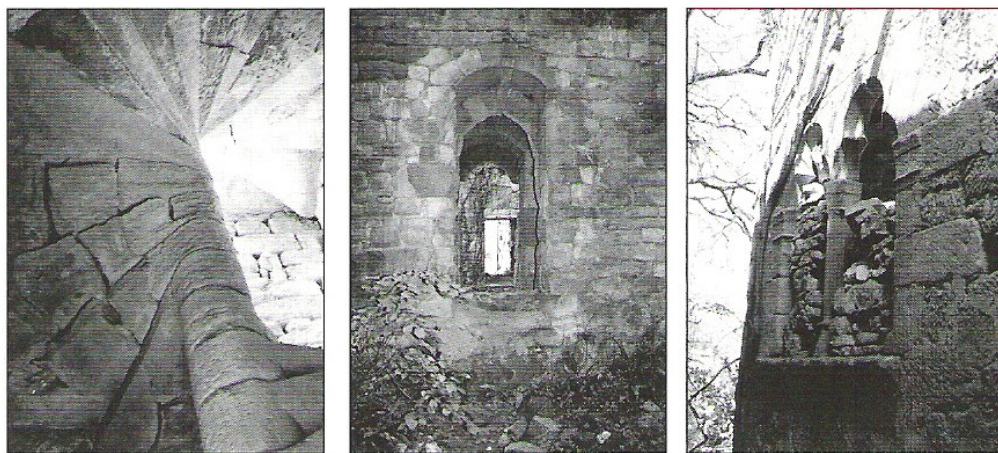
Revenons à notre escalier. À l'opposé, du côté de la partie néo-Renaissance, on a une belle vue sur la petite tour d'escalier (l) qui dessert la cave, et dont le toit conique en pierres de taille a résisté à l'incendie de 1944. À ce sujet, nous nous sommes demandés pourquoi, malgré l'effondrement des toitures recouvertes de lauzes, dont le poids a entraîné au sol tous les niveaux de l'édifice, la place était aussi nette. On trouve bien, çà et là, quelques pierres, tombées des murs, mais l'examen des lieux indique qu'un déblayage a été

14. Deux d'entre elles se sont récemment effondrées, sans doute à cause du gel (communication J. Lassner, janvier 2006).

15. MARMIER (Gaston), *op. cit.*

16. Ce « quadrilatère rentrant » est un renforcement situé entre le donjon et le *castrum*, que l'on peut voir à l'extérieur, sur le côté sud-ouest du monument. Il mesure 1,50 mètre de largeur sur 3,80 mètres de longueur. La présence d'ouvertures murées (côté donjon) dans cet espace réduit prouve que les deux parties du château ont été construites à deux époques différentes.

effectué. Tous les matériaux utilisables et notamment les lauzes, très recherchées car leur coût est fort élevé, ont été récupérés. Il en est de même pour les plus belles pierres ; ainsi le Paluel n'a conservé aucune cheminée, hormis celle – monumentale – de la grand'salle néo-Renaissance, que nous verrons plus loin. D'ailleurs, à ce propos, et pour en terminer avec le donjon, l'ouverture béante dans sa muraille est, correspond justement à l'emplacement d'une cheminée (visible sur les photographies d'époque) qui fut sans doute démontée après l'incendie, lors des années d'abandon complet du château.



Donjon : escalier en colimaçon, galerie et fenêtre trilobée murée.

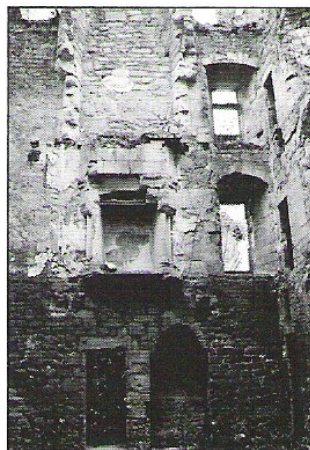
En empruntant la galerie, on arrive dans la salle principale du Paluel. Le *castrum* (d) était composé d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un dernier niveau sous les combles. La façade sud-est est percée, entre les tours, pour les trois premiers niveaux, de deux larges baies à meneaux. Certaines fenêtres étaient garnies de vitraux, comme on le voit sur les photographies antérieures à l'incendie de 1944.

La salle du rez-de-chaussée a une surface d'environ 105 m². Elle comportait une entrée principale (par la tour du milieu). Elle communiquait avec la partie néo-Renaissance par une porte étroite et avec le donjon par la galerie déjà décrite plus haut. Gaston Marmier, en 1870, la présentait ainsi : « Large de neuf mètres, longue de dix-huit à vingt mètres, cette pièce est ornée d'une cheminée dont la pierre supérieure a trois mètres de longueur. Les solives du plafond, encore parfaitement conservées, ne paraissent pas avoir été ornées de peintures. Cette salle, du reste, aurait été peut-être voûtée, si l'on en jugeait par une immense ogive que l'on voit encore dans une des cloisons du premier étage. »

De nos jours, cette salle est une carcasse vide ; plus de solives et plus de plafond, d'ailleurs ; la pierre supérieure de la cheminée a disparu ; seuls subsistent les meneaux des fenêtres et les grilles qui condamnaient les

ouvertures au nord-ouest. En levant les yeux, on peut encore voir des conduits en fer-blanc dans les cheminées et des restes de tuyauteries le long des murs au dernier étage, témoins dérisoires d'une occupation pas si lointaine.

Au premier étage, un mur de séparation – qui subsiste de nos jours – réduisait les volumes ; il existait sans doute d'autres cloisons qui ont disparu avec l'incendie.



Intérieur du corps de logis (castrum). Lors de l'incendie de 1944, l'effondrement de la toiture couverte de lauzes a entraîné au sol tous les niveaux.

La porte d'entrée et les tours

Parlons des tours de la façade sud-est : les deux tours d'angles (f) ont un diamètre relativement modeste (de l'ordre de deux mètres quarante), elles abritaient donc des pièces de surface réduite, éclairées par d'étroites ouvertures. L'une d'elles présente à sa base un belle archère dans une niche ogivale. La tour du milieu (e) est plus intéressante à étudier : sa surface dépasse onze mètres carrés et elle logeait l'escalier principal, dont il ne subsiste, hormis les premiers degrés, aucun vestige. À chaque étage, à partir du premier, deux ouvertures, placées côte à côte, permettaient d'accéder aux différentes salles. Cette tour, selon G. Marmier, a été « aplatie de manière à y faire une façade » ; c'est cette partie plane qui comporte des fenêtres de belle taille, dont les montants extérieurs sont décorés. Ainsi, celle du premier étage, au-dessus de la porte d'entrée, est ornée de montants moulurés qui reposent sur des têtes de personnages ¹⁷.

La porte d'entrée est également moulurée et son linteau sculpté d'une triple accolade, qui date de la Renaissance. D'ailleurs, comme l'écrit G. Marmier, « portes et fenêtres, tout a conservé le cachet du siècle de François 1^{er} ».

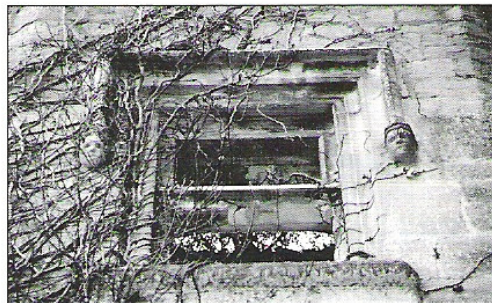
17. Une fenêtre du second étage du corps de logis présente également la même ornementation.

De la cour, on y accédait par quelques marches de pierre qui disparaissent aujourd'hui sous les broussailles. Juste au-dessus de cette porte, on distingue encore une forme ovale, blanchâtre : notre auteur précise : « ... plus tard, et à une époque sans doute assez récente et où l'on avait cessé de se servir du sablier et du [*sic*] clepsydre, un des possesseurs du château, jaloux de montrer son amour pour les sciences, fit peindre sur une couche de chaux un cadran solaire et il le fit surmonter de ses armes ». Il parlait sans doute des d'Aymerique ou des Seilhac, propriétaires du Paluel aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ce cadran solaire (dont il reste la tige) était entouré d'un cadre peint, que l'on voit encore sur les photos d'avant la dernière guerre.

Pour en terminer avec cette porte, G. Marmier ajoute : « Ne nous y trompons pas cependant, ce n'est pas là la véritable porte. [...] une autre entrée, située entre deux tours, où conduisait jadis un escalier taillé dans le roc, et maintenant complètement usé, devait être la porte d'honneur, celle qui donnait dans la salle la plus importante du château ». Nous n'avons malheureusement pas pu vérifier ces propos. Il faudrait nettoyer le bas des murailles pour retrouver les vestiges de cet escalier...



Archère de la tour d'angle gauche
(photo C. Lassner).



Détail d'une fenêtre : deux têtes sculptées.



Porte de la tour d'escalier moulurée d'une triple accolade.

La partie néo-Renaissance

La chapelle (n) a longtemps été isolée de l'ensemble *castrum*-donjon, mais, lors de la vente aux enchères du Paluel en 1889, on peut lire, dans la description des immeubles, qu'il existe, à côté du château :

« Un corps de logis, bâti en moellons et couvert en ardoises, de construction récente, composé de cinq pièces au rez-de-chaussée et d'un grenier au-dessus ; ce bâtiment est contigu au château ;

Un bâtiment construit en pierres de taille, contigu au précédent, dans lequel existent au rez-de-chaussée deux pièces, dont l'une est une chapelle gothique avec combles au-dessus ;

Une tour ronde, bâtie et couverte en pierre, ayant deux étages et contiguë aux deux précédentes constructions. »

Il se pourrait donc que ce « corps de logis récent » ait été bâti par les Seilhac dans la première moitié du XIX^e siècle ou par le propriétaire suivant, le docteur Vialard-Goudou.



Le Paluel vers 1880, avant la construction de la partie néo-Renaissance par le prince de Croÿ (cliché Poujade frères, coll. La Thèque ¹⁸).

À la fin du XIX^e siècle, le prince Louis de Croÿ fit construire, entre le château et la chapelle, un ensemble de bâtiments dans le style néo-Renaissance, alors très en vogue. Bien que très ruinés, ils n'en restent pas moins remarquables. On découvre ainsi une grande salle (k) dont la surface est identique à celle du *castrum*, une tour hexagonale (j) qui abrite un escalier desservant l'étage, un vestibule (i) et plusieurs pièces annexes (h et m). Notons également que la chapelle fut restaurée – voire reconstruite – peu auparavant, par le docteur Vialard-Goudou, qui obtint l'autorisation d'y faire célébrer la messe ¹⁹.

18. Tirée du livre de Thierry Boisvert : *Photographies en Dordogne, 1^e partie : 1850-1930*, Périgueux, éd. La Thèque, 2005, p. 133.

19. BRUGIÈRE (abbé Hippolyte), *Notes sur les paroisses de Dordogne*, Périgueux, Archives diocésaines (manuscrit).

Enfin, comme la question de l'approvisionnement en eau semblait être cruciale au Paluel, on fit construire une citerne (b) d'une grande capacité entre le châtelet d'entrée et la chapelle.

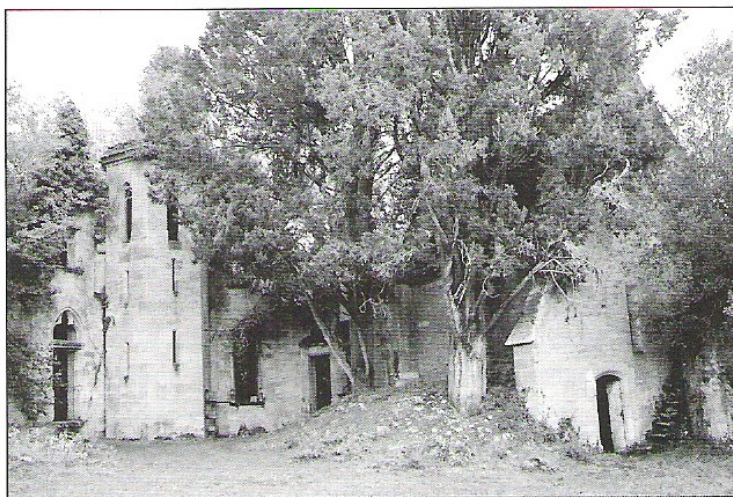
Sa partie supérieure, en terrasse (envahie de nos jours par la végétation), à laquelle on accède en empruntant l'escalier extérieur de la chapelle, comporte un orifice destiné à recueillir les eaux de pluie. Son ouverture, non condamnée, peut se révéler dangereuse ; car c'est là le seul accès à la citerne. Ce réservoir était sans doute la première source d'approvisionnement en eau du Paluel. Il devait certainement être relié aux bâtiments néo-Renaissance et à la chaudière en sous-sol ; il alimentait également le pigeonnier (u) et une petite fontaine. Pour en terminer avec le sujet, il convient d'ajouter que le puits (x) du château se trouve derrière le donjon, près du mur d'enceinte ²⁰. On le découvre par hasard, car il ne possède pas de margelle et son ouverture est maintenant condamnée par deux dalles de béton recouvertes d'un tapis de feuilles mortes. Sa profondeur avoisine les dix-sept mètres et son diamètre est d'environ deux mètres. Une curiosité : à quelques mètres du fond, aujourd'hui à sec, la paroi présente une ouverture étroite, qui éclaire le souterrain du château. Du reste, était-ce vraiment un puits ou une citerne ? Cette interrogation provient de la présence d'une rigole, creusée dans le souterrain, à hauteur du puits et qui pourrait être l'un des canaux d'alimentation d'une citerne, le cas échéant. Cela étant, la présence de cette « fenêtre » dans la paroi du puits, si près du fond, aurait limité la capacité (et donc l'utilité) d'un réservoir, si tel était le cas.

Commençons la visite, par la première salle (h) qui jouxte le château que l'on découvre en empruntant une petite porte. De dimensions modestes (6 x 5,20 mètres), elle était éclairée par une large baie rectangulaire à meneaux dont il ne subsiste que les piédroits et le linteau. À l'opposé, une grande cheminée est adossée à la paroi d'une tour bien conservée (l), dont l'escalier en colimaçon permet de rejoindre l'étage ou les caves (et la galerie de fuite). Cette tour possède deux portes : l'une qui donne sur cette salle, l'autre sur l'arrière du château, d'où l'on peut rejoindre la tour Quorille ou la grand'salle néo-Renaissance.

Poursuivons la visite en longeant la grande baie ; nous voici dans une pièce que nous qualifierons, même si ce terme n'est pas forcément adéquat, de vestibule (i), puisqu'elle dessert, non seulement la pièce précédente, mais également la grand'salle et la tour d'escalier hexagonale (j) qui mène à l'étage. Ce vestibule, qui donne – grâce à une porte à imposte ogivale trilobée – sur la cour du château, est voûté, avec des croisées d'ogives qui tombent sur des culs-de-lampe dans le style Renaissance. Malheureusement, l'examen de la voûte laisse prévoir un risque d'effondrement à brève échéance car les pierres

20. En 1988, on y découvrit le cadavre d'un malfrat bordelais, victime d'un règlement de comptes...

se déchaussent avec l'action de la pluie et du gel. L'étage de cette partie du bâtiment possédait deux lucarnes gothiques dont seule subsiste celle qui se trouve au-dessus de la porte à imposte. La seconde, située au-dessus de la baie rectangulaire, a disparu (on la voit encore sur les photographies prises dans les années 1950).



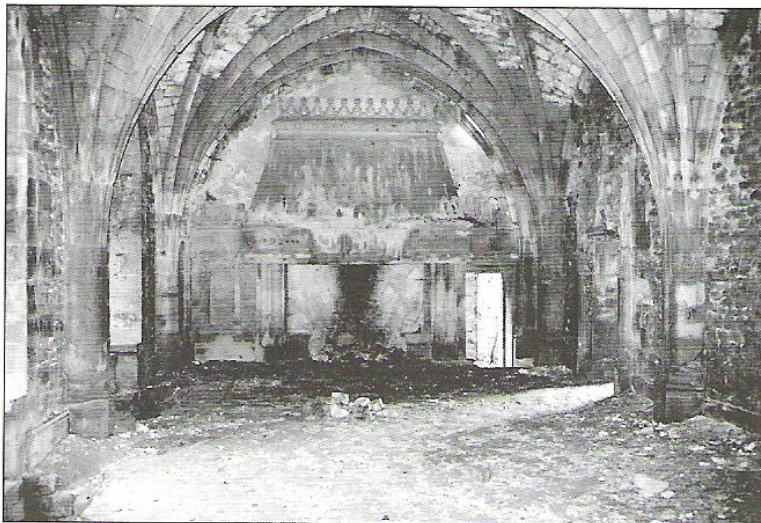
La chapelle et une partie des bâtiments néo-Renaissance.

Les portes sont très ouvragées avec, semble-t-il, des anges dont les têtes ont été mutilées. Une niche ogivale, abritant jadis une statue ²¹, occupe un angle. Avant de pénétrer dans la salle principale du logis « neuf », dirigeons-nous vers l'entrée de la tour hexagonale. Les ogives de la voûte de celle-ci retombent sur la colonne centrale de l'escalier en spirale qui mène à l'étage. Cette tour était couverte de lauzes dont il ne subsiste que les premiers rangs. Elle était également ornée de gargouilles qui ont été pillées.

D'étroites ouvertures placées à intervalles réguliers permettent d'éclairer la cage d'escalier dont les degrés sont bien conservés. Les bâtiments néo-Renaissance ne disposaient que d'un étage. L'escalier permettait également de rejoindre le second niveau de la grand-salle, mais comme celle-ci n'a jamais été achevée, il est difficile de savoir si l'étage avait été aménagé ; on peut cependant le croire, puisque cet étage possédait trois grandes lucarnes gothiques ornées de pinacles. Avant l'effondrement du sol de l'étage, on pouvait rejoindre également l'autre petite tour ronde, déjà décrite, qui conduit aux caves. Redescendons au premier niveau pour découvrir enfin la grand'salle (k), dont la construction, quoique récente, est remarquable. C'est une pièce de seize mètres de longueur sur sept mètres de largeur, « somptueuse, voûtée de

21. Précision de M. André Philip (2005) dont les parents étaient employés au château.

trois travées ogivales, en étoile, avec liernes et tiercerons, enrichie d'une porte flamboyante très travaillée, d'une cheminée monumentale et de fenestrages gothiques ²² ». En fait, elle est enrichie non pas d'une, mais de deux portes « flamboyantes », qui sont presque identiques : montants moulurés, linteau en accolade surmonté d'une croix, avec blason et bannière (sans doute devait-il s'agir des armes des Croÿ, mais la décoration a été inachevée). La cheminée, parfaitement conservée, occupe la quasi-totalité du mur à l'est. Son manteau, long de quatre mètres, se trouve à une hauteur de deux mètres ; il est orné de motifs Renaissance qui ont malheureusement été largement pillés ces dernières années. À l'autre extrémité de la salle, la voûte en ogive s'est effondrée et, sur le tas de gravats, pousse un arbuste au pied d'une magnifique baie à double meneau qui s'ouvre à l'ouest, tandis que la muraille au nord est percée de trois autres ouvertures plus petites, dans le même style. L'architecte a même pensé à installer des coussièges dans les embrasures, où auraient pu, comme l'écrivait Émile Wagner ²³, « s'asseoir le châtelain et la châtelaine pour deviser joyeusement, voir arriver l'ami ou l'ennemi, tout en contemplant un beau coucher de soleil empourprant ciel et terre, vers l'ouest. » Le conditionnel est de rigueur, car, comme on l'a dit, cette salle est restée inachevée. En 1938, soit quelques années avant l'incendie qui ravagea le Paluel, Jean Secret la décrivait ainsi : « Les remplages attendent encore leurs vitraux ; et déjà le lierre s'enroule aux fenestrages, la menthe et les orties envahissent les dalles, le vent siffle dans la cheminée et les intempéries patinent lentement la pierre trop blanche ²⁴ ».

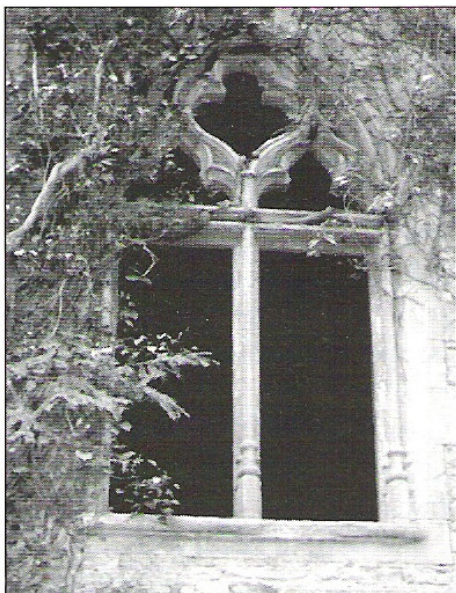


La grand'salle ; les nervures de la voûte d'ogive reposent sur des colonnes engagées.

22. SECRET (Jean) et ROCAL (Georges), *op. cit.*

23. Auteur de *Ruines des Vosges*, publié en 1910 aux éditions Berger-Levrault.

24. SECRET (Jean) et ROCAL (Georges), *op. cit.*



Baies gothiques et portes flamboyantes du logis néo-Renaissance.



La façade sud du Paluel. Photo tirée du livre Châteaux de France (tome X, Périgord et Quercy), par Hector Saint-Sauveur, 1926.

Les caves

Elles sont situées sous le logis néo-Renaissance.

On trouve d'abord une cave voûtée, située sous la grande salle du logis neuf (k) et à laquelle on accède par un escalier en colimaçon abrité dans une tourelle d'angle (l) (celle-ci a conservé sa toiture en pierre de taille). Ce dernier permet également d'accéder à l'étage.

La cave principale mesure seize mètres de long sur sept de large. Elle est en excellent état de conservation (murs et voûtes) et n'est ni encombrée de détritiques ni de décombres. Elle est éclairée par trois ouvertures étroites, façon « meurtrières », munies de barreaux, situées sous chacune des baies ogivales du logis néo-Renaissance. On peut voir une dizaine de piliers d'une hauteur d'un mètre cinquante, environ, le long des murs. Il pourrait s'agir de supports ou d'assises aux foudres ou tonneaux. À l'opposé de la porte d'entrée, au fond, à droite, une ouverture en quart de lune donne accès au sous-sol du bâtiment contigu. Près de cette ouverture, se trouve une porte d'accès à deux autres pièces ; la première, de dimensions réduites (environ quinze mètres carrés) possède une ouverture à trois mètres de hauteur. Celle-ci, vue de l'extérieur, se trouve sur l'un des côtés de la tour hexagonale du logis néo-Renaissance. Elle permettait de descendre la vendange dans les caves et les objets encombrants qui n'auraient pu passer par l'escalier en colimaçon. Juxta cette pièce, se trouve la dernière salle, éclairée par un seul soupirail, d'une surface de vingt-cinq mètres carrés environ, qui abritait la chaudière alimentant tout le château, comme le prouvent les nombreux orifices de tuyaux que l'on peut encore voir dans les murs. Cette salle est actuellement hantée par une colonie de chauves-souris...

La galerie de fuite

L'une des curiosités du Paluel est son souterrain, très bien conservé, que l'on découvre, à partir de la cave, en empruntant un escalier à vis et qui débouche au pied d'un rocher, non loin du château (y). Il existerait, paraît-il, une deuxième sortie, qui se situe au niveau du jardin potager, de l'autre côté de la route (jardin entouré d'un mur) ; cette sortie aurait été murée récemment ²⁵. Il doit sa singularité à sa division en deux parties par une paroi rocheuse assez mince. Actuellement, cette cloison peut être franchie aisément, puisqu'une ouverture y a été pratiquée. Mais lorsqu'il fut construit, il devait bien s'agir de deux galeries distinctes se terminant en cul-de-sac. Un visiteur, qu'il vienne du château ou de l'extérieur, pouvait difficilement imaginer, en butant sur cette paroi naturelle, que la galerie qu'il empruntait n'était pas inachevée, mais qu'il s'agissait réellement d'un passage, pouvant être facilement dégagé à l'aide d'une simple masse.

25. Renseignements Claudine Lassner, juin 2005.

Il n'existe pas d'éléments qui permettent de donner plus de précisions quant à sa datation et son rôle.

Description ²⁶

« C'est une galerie descendante, quadrangulaire en coupe (1 mètre x 2 mètres environ), d'une rigoureuse stéréotomie. Son tracé est assez complexe [voir page suivante]. Un diaphragme en roche vive la divise en deux parties. L'une, venant du logis, est sinueuse en S, relativement longue (vingt-huit mètres) à pente rattrapée par des marches d'escalier. Elle s'éclaire par une petite ouverture rectangulaire dans le puits du château (x), d'où sourd une vague lueur. L'autre, plus courte (douze mètres) est sensiblement rectiligne. L'orifice extérieur (y), quadrangulaire, bas (quatre-vingts centimètres) et précédé d'une petite salle naturelle aujourd'hui effondrée (z), s'ouvre au pied d'un pan de rocher vertical, régularisé par la taille. Deux détails – la décoration des parois et le diaphragme rocheux – méritent de retenir l'attention.

La totalité de la surface des parois et du plafond est striée de minces lignes, tracées nettement par percussion au marteau, formant des damiers que recoupent des lignes courbes généralement convergentes.

Le diaphragme rocheux, quant à lui, est décoré de la même façon sur ses deux faces. C'est une paroi mince (dix à quinze centimètres environ), aplatie, dressée, un peu sonore à la percussion, barrant la galerie [page suivante]. Il est percé, dans sa moitié sud, la plus mince, de deux orifices à bords très irréguliers : l'un, supérieur, n'admet pas même la tête, tandis que l'autre, inférieur (ouvert de l'intérieur vers l'extérieur comme en témoigne l'obliquité des bords fracturés), permet assez facilement le passage du visiteur. Au niveau de la partie moyenne du panneau, est foré un trou circulaire (deux à trois centimètres de diamètre) obturé par quelques menus cailloux introduits à force. Enfin, la partie supérieure du diaphragme voit son épaisseur réduite et sa décoration linéaire remplacée par un piqueté tel que peut en produire un pic ou un têt à pointe de maçon : une tentative de suppression de cet obstacle semble avoir été commencée en cet endroit. »

Le souterrain du Paluel serait un souterrain de fuite à usage unique. La paroi rocheuse qui le sépare en deux parties pouvait être brisée facilement en cas de nécessité impérieuse. Mais sa destruction signifiait aussi que le souterrain perdait son principal avantage, puisque la cloison, qui présentait jusqu'alors un aspect « naturel », ne pouvait pas être reconstruite sans attirer l'attention ou éveiller les soupçons de curieux qui, immanquablement, se chargeraient de vérifier ce qui pourrait bien se trouver « de l'autre côté ».

26. DELLUC (Gilles et Brigitte) et AVRILLEAU (Serge), *Subterranea*, 1976 et *Spéléo-Dordogne*, 2004.

Une anecdote ²⁷

Avant la dernière guerre, le souterrain aurait servi de cache d'armes pour des membres de « la Cagoule » ²⁸ et pendant l'occupation, pour la Résistance. Dans son livre *Véronique Filozof, ma mère* ²⁹, Jean-Guy Modin évoque ces faits :

« [...] le propriétaire du Paluel ³⁰ accueille le juge d'instruction Laloy et les gendarmes qui l'accompagnent pour perquisitionner les vastes bâtiments. La perquisition ne donne rien. Conclusion du rapport : il n'y a pas d'armes au Paluel. Les années passent. Un matin, un homme se présente au Palais de justice de Sarlat et demande à être reçu par M. Laloy. L'homme qu'il reçoit, il le reconnaît très vite. C'est le châtelain de Paluel. Celui-ci n'y va pas par quatre chemins. Il le dit : "Je vous ai menti, voici neuf ans. Il y a des armes cachées dans mon château. J'ai peur. Je suis certain que les Allemands les découvriront beaucoup plus vite que vos gendarmes lors de votre perquisition. Je vous demande de me débarrasser de ces caisses compromettantes pour la sécurité de ma famille. Vous seul pouvez le faire avec, disons, quelques facilités".

Jacques Laloy accepte. Il trouve deux jeunes résistants, l'un est épicier dans une ruelle proche de l'ancienne poste, et un camion à gazogène. L'expédition se fait de nuit. Les armes des Croix de Feu ³¹ étaient entreposées dans un boyau secret et souterrain contournant le puits du château et que nous avons été plusieurs à visiter après la guerre, quand le Paluel, détruit par les flammes, était ouvert à tous vents.

Où planquer ces caisses nombreuses et lourdes, tout ce matériel suffisant pour armer deux compagnies ? Jacques Laloy les entrepose tout simplement dans le hall d'entrée du tribunal de Sarlat. Sur les caisses, on lit "œuvres d'art". Mis à la retraite forcée par Vichy, Jacques Laloy et ses amis

27. Qui est sujette à caution. Certaines sources émettent de sérieux doutes sur son authenticité et sur la fiabilité de son auteur, Jean-Guy Modin. Nous la reproduisons cependant en laissant au lecteur le soin de juger.

28. La *Cagoule* est le surnom journalistique du CSAR (Comité secret d'action révolutionnaire), une association secrète d'anciens royalistes et de ligueurs d'extrême droite. Elle se montre très active à partir de 1935 et de l'ascension du Front Populaire, sous la direction du polytechnicien Eugène Deloncle, de Jean Filliol et du docteur Martin. La Cagoule se propose de renverser la République (qualifiée avec mépris de « gueuse ») en fomentant une révolution par le haut. Bénéficiant de l'aide financière de plusieurs industriels français, la Cagoule projette d'installer à la tête de l'État... le maréchal Philippe Pétain. Sous l'occupation allemande, ses membres rejoignent qui la Résistance qui la Collaboration. On lira avec profit l'ouvrage de Gilles et Brigitte Delluc : *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour*, Périgueux, éd. Pilote 24, 2005.

29. MODIN (Jean-Guy), *Véronique Filozof, ma mère*, Paris, IMPO, 1979.

30. Le propriétaire du Paluel à cette époque était SAS le prince François de Croÿ.

31. Les Croix de Feu : Mouvement d'anciens combattants qui se sont illustrés au front, nationalistes réactionnaires et germanophobes, fondé en 1927 par Maurice Hanot, rejoint en 1929 par le lieutenant-colonel François de La Roque Séverac pour faire valoir les droits des anciens combattants et défendre les valeurs pour lesquelles ils ont combattu : la Patrie et l'ordre moral. De La Roque, germanophobe convaincu, fut arrêté et déporté. Il semblerait que Jean-Guy Modin incrimine à tort les Croix de Feu ; les perquisitions ordonnées à cette époque pour trouver des stocks d'armes visaient surtout les membres du C.S.A.R (la Cagoule).

clandestins transporteront ensuite ces fusils et mitrailleuses dans les P.C. des maquis voisins. Ainsi, ces armes qui devaient servir à renverser la République vont, étrange retour de manivelle de l'histoire, servir au contraire à remettre les institutions républicaines en place. »

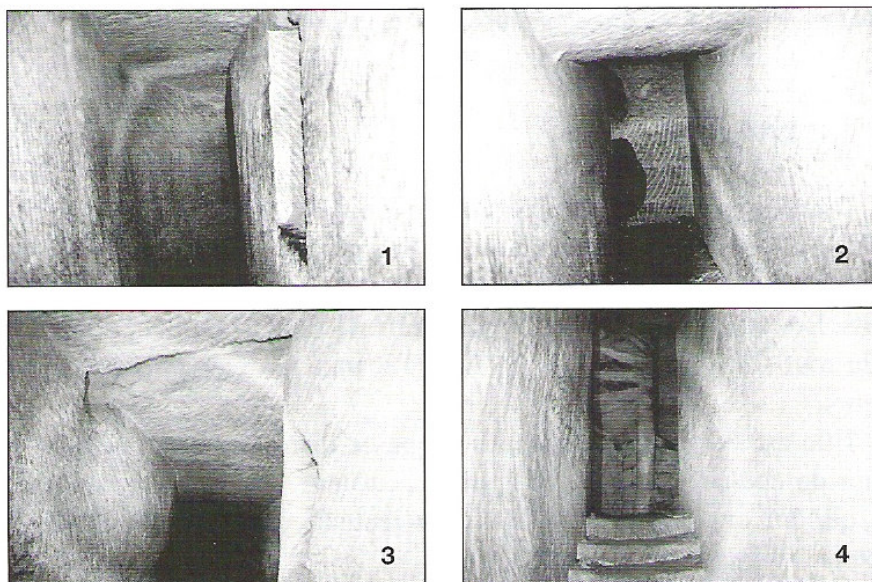
Un problème de datation

Quiconque visite la galerie de fuite du Paluel est frappé par son aspect « récent », impression qui provient sans doute de la stéréotomie parfaite de l'ouvrage et de sa propreté. Ici, pas d'éboulis, pas de graffitis sur les parois ni de détritits au sol. C'est le seul endroit du château qui semble avoir été épargné par les vandales. Cela étant, il est bien difficile de dater l'ouvrage. Son existence n'est mentionnée nulle part : les *Chroniques* de Jean Tarde et la *Notice sur Paluel* de Gaston Marmier n'en parlent pas.

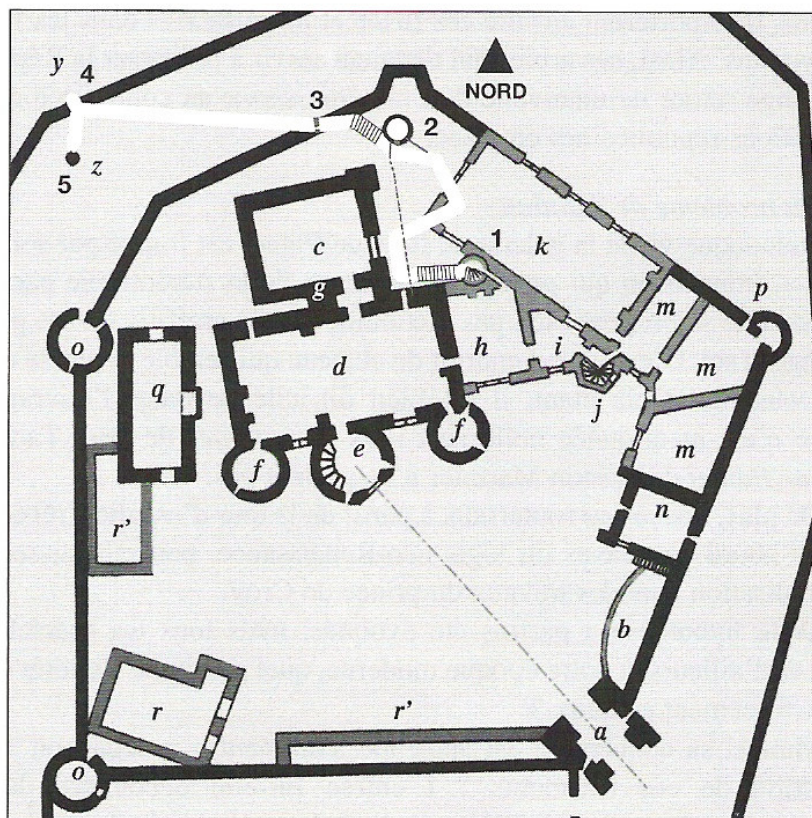
De plus, l'accès au souterrain, à partir de la tour d'escalier (récente) qui conduit d'abord aux caves du logis néo-Renaissance, pourrait laisser croire que sa réalisation date des travaux du prince de Croÿ.

Cette hypothèse a parfois été évoquée, mais tous les spécialistes la rejettent et d'ailleurs, à notre époque moderne, quel aurait été l'intérêt d'un tel ouvrage, forcément coûteux ?

Mais si sa conception est ancienne, comment y accédait-on avant la construction de ces bâtiments ? L'entrée fut-elle découverte lors des aménagements effectués au XIX^e siècle ? La galerie de fuite du Paluel conservera sans doute encore longtemps son mystère...



1. L'ouverture (à droite) qui donne dans le puits. 2. La paroi (ou diaphragme) qui sépare les deux tronçons de la galerie de fuite. 3. Décoration de l'ouvrage : les parois sont striées de lignes minces formant des damiers ou des lignes courbes. On voit également la fissure que l'on retrouve à trois reprises. 4. L'escalier qui rejoint les caves.



Plan du souterrain du Paluel : 1. Tour d'accès aux caves et au souterrain. 2. Puits. 3. Cloison séparant le souterrain en deux parties. 4. Sortie du souterrain dans le mur de la seconde enceinte. 5. Grotte effondrée constituant une seconde sortie.

La chapelle

Placée entre le châtelet d'entrée et le logis néo-Renaissance, c'est l'un des rares bâtiments qui semble avoir été épargné par l'incendie de 1944. Elle a conservé sa toiture de lauzes, même si celle-ci est effondrée à certains endroits. De dimensions réduites (cinq mètres de long sur autant de large), elle a perdu tout son mobilier, son pavement et tous ses éléments de décoration intérieurs.

Elle est voûtée à quatre pans. À peine distingue-t-on quelques traces d'enduit de couleur bleue au plafond, et, au mur, un faux appareil peint en rouge, qui doivent dater de la restauration réalisée, à la fin du XIX^e siècle, par le docteur Vialard-Goudou.

Deux fosses béantes sont visibles au milieu de l'édifice ; il s'agit de caveaux de famille des Gimel qui ont été vidés. L'autel a été saccagé ; il n'en reste qu'une masse de briques et de gravats. Le professeur Lassner nous a indiqué que la chapelle, comme les autres bâtiments, a été vandalisée et pillée

dans les années qui suivirent l'incendie de 1944. Seul restait le marbre de l'autel de la chapelle, retrouvé dans les caveaux, sous les gravats, dont il vient de faire don à l'église de Saint-Vincent-le-Paluel en cours de rénovation ³².

Les armoiries des Gimel figurent sur l'écu qui forme la clé de voûte de la chapelle du Paluel et sur le mur pignon de celle-ci. Sur le pignon extérieur, qui est percé d'une ouverture où se logeait une cloche (aujourd'hui disparue), près de la porte d'entrée, un escalier de quatorze marches rejoint le chemin de ronde et une tour d'angle ; ce chemin est en encorbellement le long du mur de la chapelle.

Construite en 1515 par Pons de Gimel, à son retour des guerres d'Italie, dédiée à saint Brice (saint Brie, saint Bret ou saint Brest, évêque de Tours au V^e siècle), elle fut consacrée le 3 avril 1523. On invoque saint Brice contre les maux d'entrailles. Cette chapelle avait, selon d'anciens titres, succédé à une autre chapelle dont *noble* Philippe de Gimel était chapelain en 1476 ³³.

La chapelle fut profanée et les titres de fondation lacérés, sous Jehan de Gimel, qui avait embrassé la cause protestante. Condamnée à être rendue au culte catholique une première fois par le roi Henri III en 1576, puis en 1634 par le parlement de Bordeaux, elle fut de nouveau consacrée en 1639. Elle est ainsi mentionnée dans le *Pouillé* de 1648 ³⁴ : « Chapelle de saint Bret, fondée dans le château de Paluel, tenue par Jean Pinchot, 20 livres ³⁵ ».

En 1700, le nouveau possesseur du Paluel, Anthoine d'Aymerique, seigneur de Calviac, adressa à M^{gr} Pierre François de Beauvau, évêque de Sarlat, une supplique pour faire bénir la chapelle, convenablement réparée. L'autorisation fut accordée le vingt-neuf octobre 1700 et le culte célébré jusqu'à la Révolution.

Les chapelains furent :

1557 : Jean de Gimel

1598 : Jean Vernhe

1615 : Jean de La Salle

1639 : Jean Pinchot

1662 : Guillaume Bouygues, vicaire de Calviac

1663 : Jean d'Armaignac

1665 : François Boissérie

1675 : Jacques Bouyssounie

32. Communication J. Lassner, 2005.

33. BRUGIÈRE (Hippolyte), *op. cit.*

34. Le pouillé est un état des biens et bénéfices ecclésiastiques d'un diocèse, d'une église ou d'un monastère, dressé en général pour l'assiette et la perception de redevances fiscales. Les pouillés sont utilisés depuis le Moyen Âge. Le terme vient du latin *polypticus*. À l'époque carolingienne, le polyptique d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, dressé vers 820, est célèbre. La pratique dure jusqu'à la Révolution française. Le *Pouillé* de 1648, ou *Pouillé Général*, a été publié en 9 volumes en 1648 à Paris chez Gervais Alliot.

35. BRUGIÈRE (Hippolyte), *op. cit.*

1685 : Jehan Conbuchié, archiprêtre de Salviac

1689 : Jehan Gueyron

1700 : Louis d'Aymerique, oncle d'Anthoine d'Aymerique, propriétaire du Paluel à cette époque

1730 : Jean-Louis Laborie de la Cassagne

1737 : Jean Rey (ou Roye), qui démissionna le 19 mai 1747

1774 : Jean-Louis Cambou, qui résigna ses fonctions le 21 octobre 1778.



1. La clef de voûte représentant les armes des Gimel. 2. L'intérieur, vandalisé : les caveaux et les vestiges de l'autel. 3. La petite galerie, en encorbellement, reposant sur les corbeaux, qui rejoint la tour d'angle. 4. Les armes des Gimel sur le mur pignon de la chapelle. Le blason de pierre a été martelé (pendant la Révolution ?).

Le pigeonnier

Au Moyen Âge, le pigeonnier (ou colombier) symbolisait l'autorité de la noblesse et sa richesse foncière. Dans les provinces de droit coutumier (pays de langue d'oïl), le droit de colombier faisait l'objet d'une réglementation stricte. Les manants n'avaient pas le droit d'en posséder et la construction d'un seul pigeonnier était autorisée sur une propriété.

Ce privilège (qui était, avec le droit de chasse, l'un des plus détestés des paysans, car les pigeons ruinaient les semailles et les récoltes) a été aboli pendant la Révolution, le 4 août 1789.

Le seigneur élevait des couples de pigeons domestiques pour la chasse et la chair fraîche des pigeonceaux qui était très recherchée à une époque où l'on consommait beaucoup de salaisons et de fumé. Enfin, leurs excréments, appelés poétiquement « colombine », constituaient un engrais très convoité pour l'amendement des terres, « le meilleur de tous les fumiers », selon Olivier de Serres dans son *Théâtre de l'Agriculture* (1600). À ce sujet, Pierre Larousse (en 1875) précise « qu'il ne faut que 1,440 kg de colombine pour remplacer 30 kg de fumier normal ». Cet engrais était employé notamment dans la culture du lin, du tabac et du colza.

La taille du pigeonnier était toujours en rapport avec celle du domaine. Généralement, chaque boulin (nid creusé ou aménagé dans les parois) représentait une superficie de terrain (en moyenne un *arpent*, soit environ un demi hectare par nid) nécessaire à l'alimentation d'un couple de pigeons. En comptant le nombre de boulins, on pouvait donc connaître approximativement la surface du domaine seigneurial. Tout était fait pour favoriser la production. En général, un colombier dépassait souvent les mille boulins.

En Périgord, pays de droit écrit, l'élevage des pigeons était – en théorie – permis, quel que soit le statut social, à condition de ne pas nuire aux récoltes d'autrui. Mais les colombiers étaient essentiellement l'apanage de la noblesse.

Une étude ³⁶ réalisée entre 1994 et 2004 sur le Périgord Noir, de Montignac à Monpazier et Villefranche, de Lalinde à Sarlat et Carlux, a recensé, sans être exhaustive, 640 pigeonniers isolés, c'est-à-dire sans compter les logements de pigeons incorporés aux pignons ou sous les toitures des maisons.

Celui du Paluel est un colombier à pied traditionnel (c'est-à-dire en forme de tour ronde) qui présente quelques particularités. Il ne possède pas de larmier, ou randière, cet anneau de pierre qui encercle la tour, à l'extérieur, et qui empêche les rongeurs de grimper pour détruire les couvées. En revanche, il est entouré – élément remarquable et rare – d'une enceinte circulaire, parfaitement conservée. On peut encore y voir une réserve de grains creusée

36. Ce recensement a été effectué par M. René Deuscher, du Buisson-de-Cadouin.

dans le roc. Cette réserve était reliée à la citerne du château par une conduite qui permettait d'avoir de l'eau sur place pour les pigeons ³⁷.

Certains colombiers étaient équipés d'une échelle tournante, pivotant sur un axe central, pour nettoyer les boulins et récupérer les pigeonceaux. Au Paluel, pour ces opérations, il semblerait qu'on utilisait des madriers, glissés dans les boulins, qui constituaient des marches d'escalier amovibles.

Le pigeonnier du Paluel (u) et son enceinte (v) ont été restaurés par le propriétaire actuel. La toiture de lauzes a été remontée de manière traditionnelle.

Les enceintes

Le Paluel est défendu par une double enceinte. La première (w), celle qui comprend le châtelet d'entrée, est la mieux conservée. Elle comporte trois tours d'angle circulaires (o, o' et p) et un bastion en saillie (o''), comportant trois côtés, au nord, derrière le donjon. Les murs, en solide appareil, ont une hauteur de cinq à six mètres environ.

Si l'on se reporte au plan du château, on remarque que, jusqu'au XIX^e siècle, l'ensemble *castrum*-donjon n'était relié à la chapelle et au châtelet d'entrée que par ce mur d'enceinte, flanqué d'une tour d'angle (p) et qui comportait un chemin de ronde que l'on peut encore suivre en empruntant l'escalier extérieur de la chapelle. Cet étroit couloir (soixante centimètres de largeur) part donc de la chapelle ; d'abord construit en encorbellement le long de cette dernière, il rejoint la tour d'angle précédemment citée. Sur sa première partie, le mur extérieur est percé de plusieurs trous circulaires qui laissent passer une faible lumière.

Lors de la construction de la partie néo-Renaissance, cette enceinte a été, soit détruite (mur nord de la grande salle), soit utilisée en partie pour doubler les bâtiments jouxtant la chapelle.

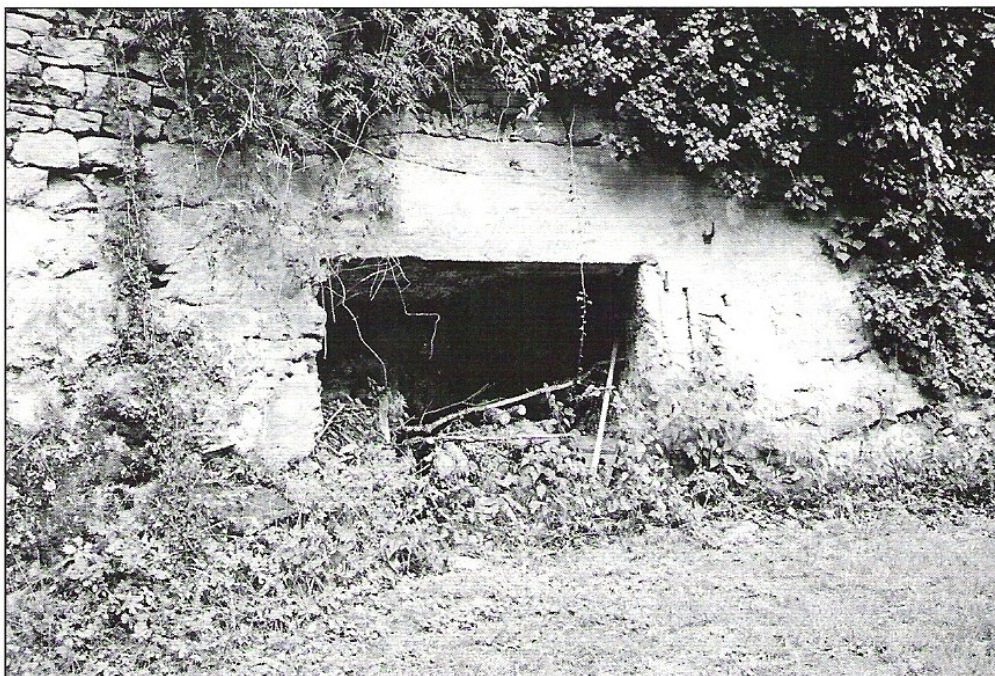
Entre les deux enceintes, on trouve donc une bande de terrain large de dix à quinze mètres. Accidentée à l'ouest, elle a été aplanie au nord et à l'est (devant les parties néo-Renaissance) pour aménager des terrasses.

Les murs de la seconde enceinte (w'), moins protégés, sont éventrés à de nombreux endroits. Les arbres ont poussé dans les failles et il est aujourd'hui difficile d'en suivre la base, envahie par les broussailles et les éboulis. Cette seconde enceinte, au sud, comportait un portail, dont les montants de pierre sont à nouveau visibles, grâce à une opération de nettoyage ; c'était là l'entrée principale du Paluel.

37. Renseignement donné par Claudine Lassner.

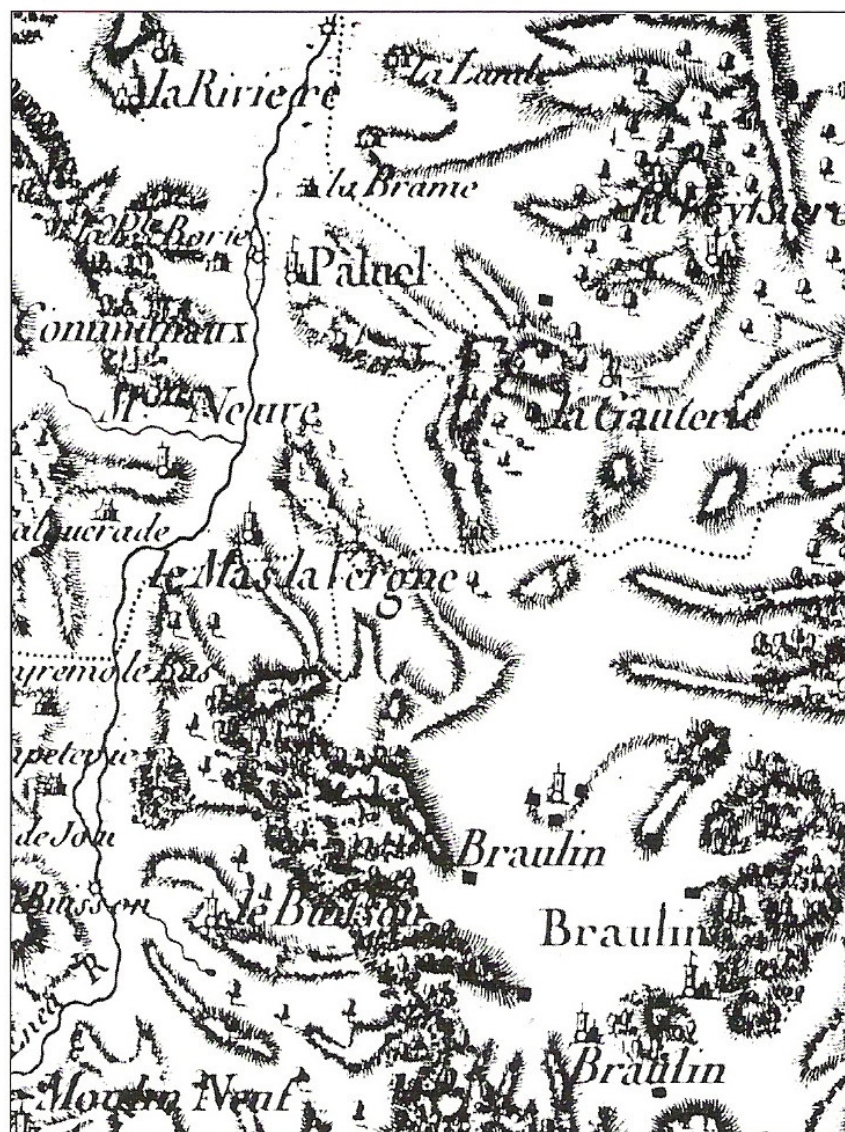


Le pigeonnier et son enceinte circulaire.



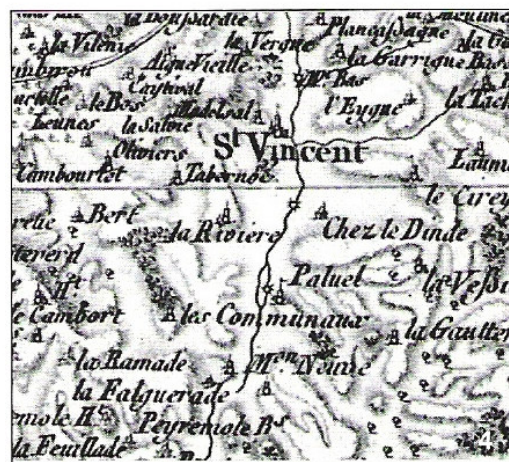
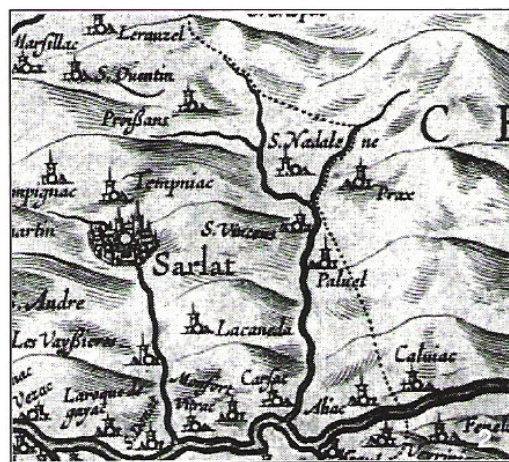
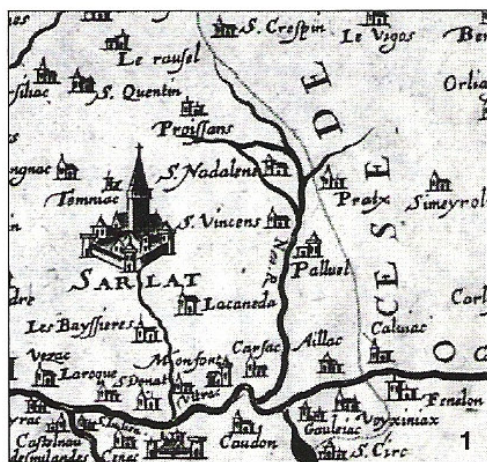
*Dans la cour, on peut voir un « parc creusé dans le roc »,
comme l'indique le document de vente aux enchères de 1889.
Il s'agissait d'une réserve de nourriture pour les pigeons.*

Situation et plans



Carte de Pierre de Belleyne dite de Guyenne n° 30 (XVIII^e siècle). Le Paluel sur la carte de Belleyne, beaucoup plus détaillée que celle de Cassini. On retrouve les hameaux de Braulin (actuellement Braulen), au sud, où se trouvaient les fourches patibulaires³⁸ de la seigneurie de Paluel (Braulen-Bas).

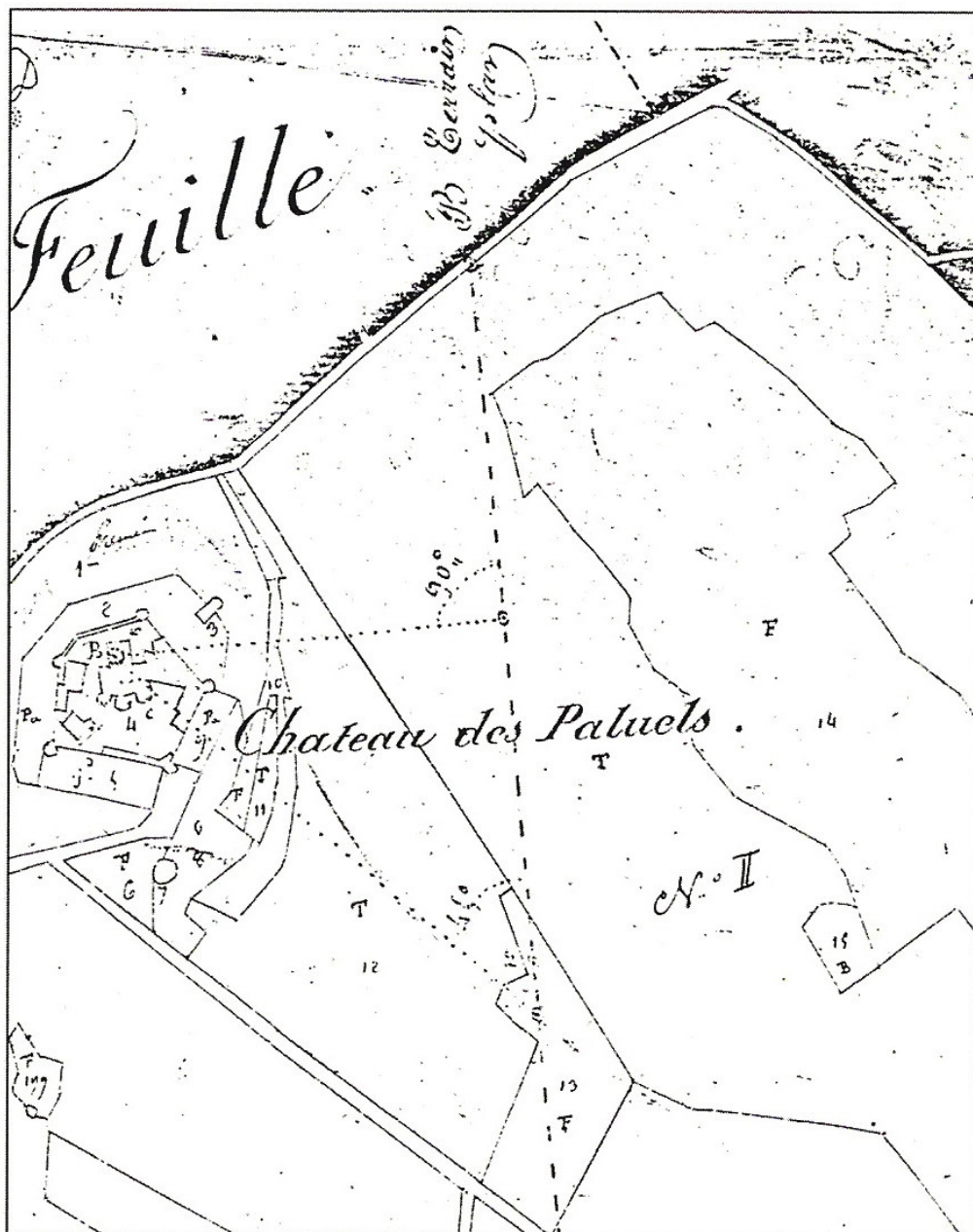
38. Les fourches patibulaires (ou gibet) étaient constituées de pals ou madriers de bois verticaux supportant des traverses de bois où l'on pendait les criminels, ou du moins, jugés tels. Elles se dressaient en dehors des villes, sur des lieux élevés, à la croisée de chemins importants, et de manière à être vues de loin, car, outre leur fonction, elles avaient une valeur exemplaire, effrayante et dissuasive. Souvent les lieux-dits ont conservé leur souvenir à travers des toponymes tels que : Les Justices, Le Poteau, Le Pendu, La Potence, Les Fourches, les Trois Piliers etc. Celles du Paluel étaient situées au « Roc des Fourches ». Un simple châtelain avait droit à deux colonnes de support, un baron à quatre, un comte à six, un duc pouvait aller jusqu'à dix.



Cartes du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle ³⁹. 1. Carte de Jean Tarde, diocèse de Sarlat, 1624. 2. Carte de Jean Tarde, diocèse de Sarlat, 1625. 3. Carte de Nicolas Sanson, Petrocorii, Evesché de Sarlat, 1718 (qui comporte deux erreurs (au recopiage, sans doute) : Saint-Vincent est indiqué « S. Vincens de Pallacel » et le Paluel est rebaptisé « Paviel »). 4. Carte de Cassini, avec la vignette du moulin sur l'Énéa, proche du château, 1783.

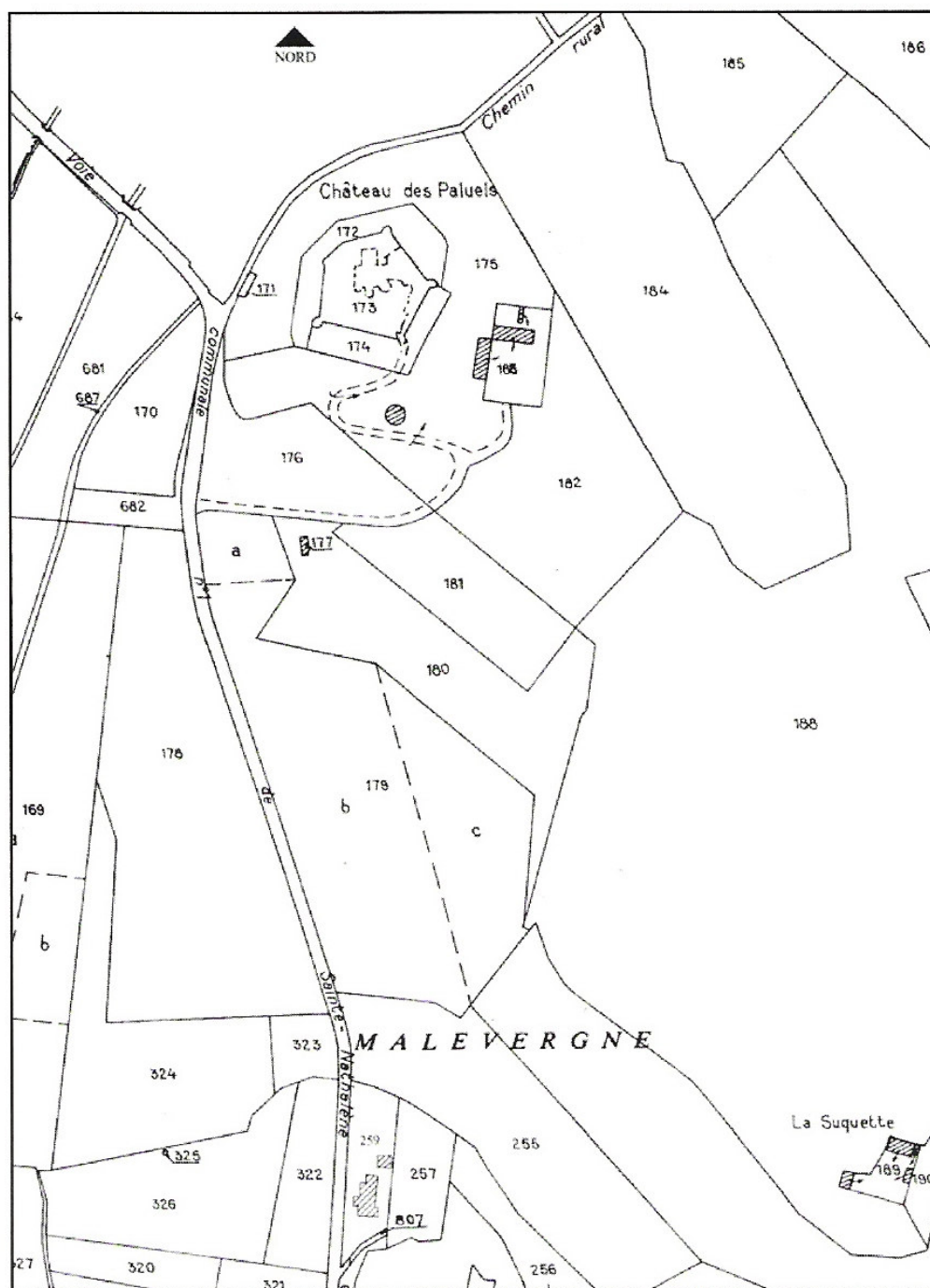
On remarque l'importance du Paluel dans la cartographie de l'époque, notamment sur les cartes de Jean Tarde.

39. On peut consulter ces cartes sur le site Internet de la Bibliothèque nationale de France (<http://gallica.bnf.fr/>).

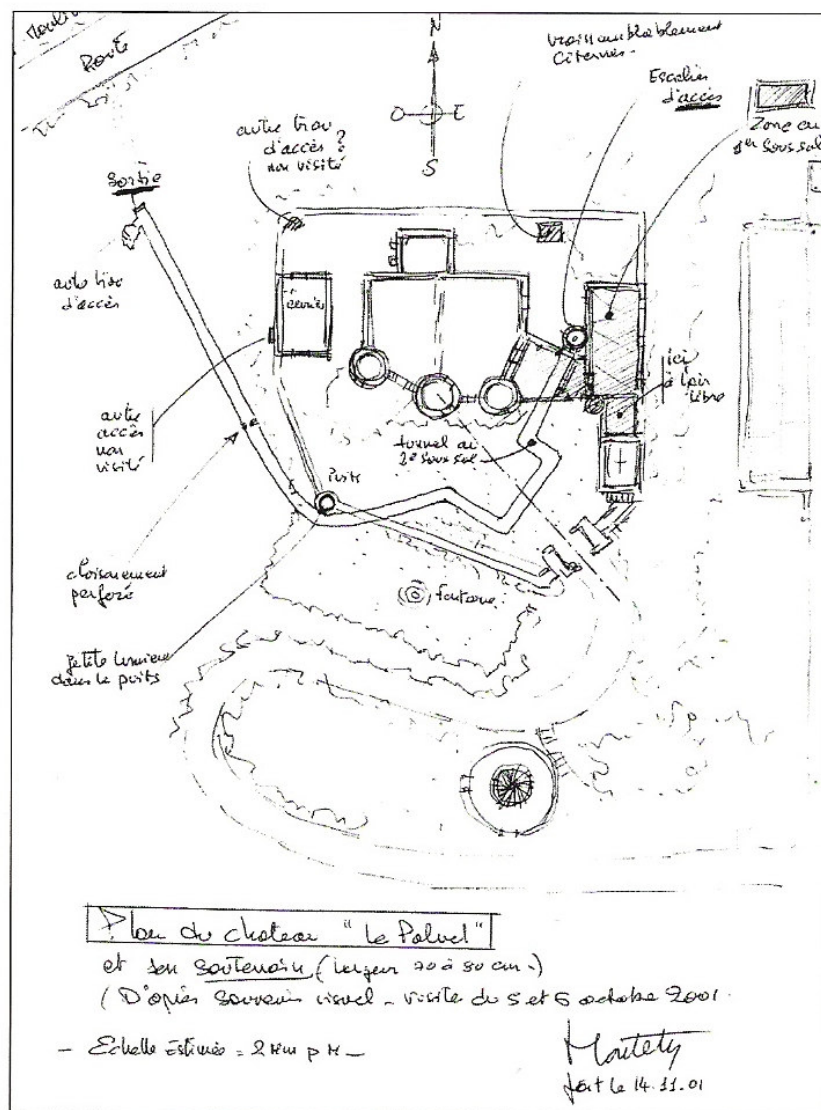


Extrait du cadastre (XIX^e siècle). Sur l'extrait de ce cadastre, on distingue une autre construction, au nord, au-dessus du chiffre « 3 », qui semble imbriquée dans le mur de la deuxième enceinte. Il ne nous a pas été possible de l'identifier ni de savoir si ce bâtiment existe encore de nos jours.

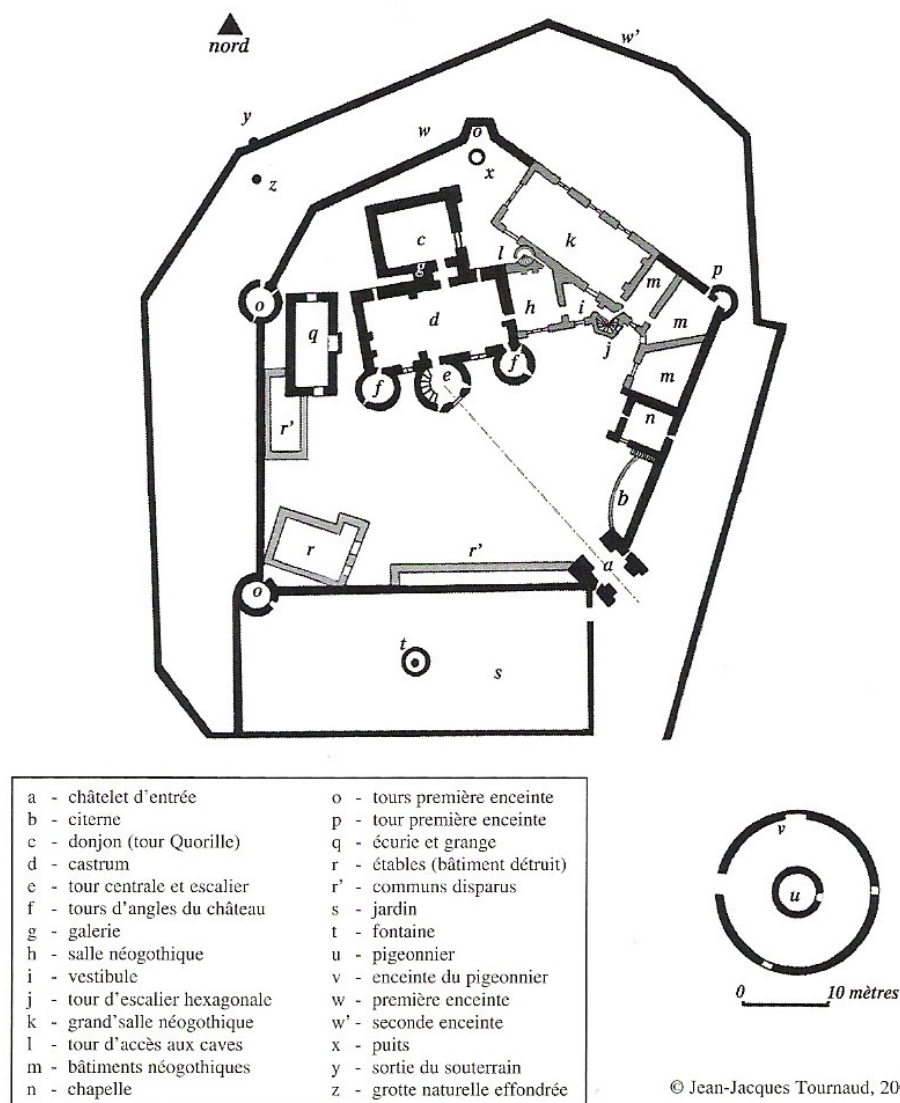
Comme pour le plan suivant, il est indiqué « Château des Paluels ». On trouve rarement cet emploi du pluriel dans les ouvrages ; en revanche, le château est souvent nommé « Paluel » ou « Le Paluel ». Arbitrairement, nous avons retenu la seconde appellation.



Extrait du cadastre (2004). Le cadastre actuel est sans doute plus précis, en terme de mesures et d'exactitude dans les surfaces du parcellaire, sauf pour ce qui concerne le château, représenté en pointillés, et de manière très sommaire. Seules les enceintes et le pigeonnier apparaissent clairement, ainsi que la ferme, au bas du château, qui ne figurait pas dans l'extrait de l'ancien cadastre. À noter que « la Suquette », en bas à droite, était l'une des trois métairies qui furent vendues aux enchères avec le château en 1889.



Plan du Paluel datant de 2001. Son auteur (architecte) précise : « d'après souvenir visuel ». Le souterrain figure également sur le croquis. Son tracé est erroné, puisque la galerie passe en réalité derrière le donjon, au nord, mais cela illustre bien la difficulté d'en reproduire le cheminement avec exactitude. Les différents « trous d'accès non visités » qui sont indiqués ne sont que des excavations faites par des visiteurs indéclicats (document C. Lassner).



Plan du château du Paluel (2005). Hormis l'ébauche de la page précédente, il n'existe pas, à notre connaissance ⁴⁰, de plan (même sommaire) du château. Gaston Marmier, dans sa Notice sur Paluel, n'en a pas établi. Lors de trois visites au Paluel, nous avons donc effectué de nombreux relevés et calculé les surfaces des bâtiments facilement accessibles (donjon, corps de logis principal, tours, grand'salle néo-Renaissance et bâtiments contigus, chapelle, châlelet d'entrée, etc). Pour les parties les plus ruinées (notamment entre la chapelle et la grand'salle), les mesures étaient plus difficiles à prendre. Les photos aériennes et celles prises sur le site nous ont permis d'affiner ce plan et de corriger certaines erreurs. Enfin, l'étude des cadastres (celui du XIX^e siècle et celui de 2004) était indispensable pour vérifier l'échelle et reporter le tracé des deux enceintes. On nous pardonnera donc certaines inexactitudes : notre objectif se limite simplement à donner aux lecteurs une vue d'ensemble du Paluel.

40. Renseignements pris auprès des Bâtiments de France, du propriétaire actuel, le professeur Lassner et de diverses sources que nous avons sollicitées.

Il est minuit... Le superbe manoir
N'existe plus. Le voyageur peut voir
Les vieux créneaux enlacés par le lierre,
Les anciens murs crouler pierre par pierre,
Troublant la nuit de sa sinistre voix,
L'oiseau nocturne établit son repaire
Où les seigneurs demeuraient autrefois.

Charles Berdellé.

Ce qui préserve le Paluel d'une destruction plus rapide et le met – de manière relative – à l'abri des actes de vandalisme ou de pillage de ses éléments architecturaux ⁴¹, c'est, d'une part, son emplacement, au sein d'une propriété privée, proche d'habitations et, d'autre part, son inscription, dès le 5 novembre 1927, à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. On relève bien, ici et là, quelques graffitis, mais les dégâts sont surtout dus aux intempéries qui ravinent les murs et à la végétation qui déchaussent les pierres, même si, fort heureusement, le site fait régulièrement l'objet d'opérations de débroussaillage. La situation reste cependant préoccupante : la charpente de la chapelle s'affaisse sous le poids des lauzes ; les rares toitures qui avaient été épargnées par l'incendie ont quasiment disparu ; le logis néo-Renaissance a perdu une bonne partie de ses lucarnes et le plafond voûté de sa grande salle s'effondre inexorablement. Depuis 60 ans, le Paluel n'en finit pas de rendre l'âme...

J.-J. T.



158. - Dordogne. - Environs de Sarlat. - Château de Paluel

Carte postale début XX^e siècle.

41. Le Paluel, contrairement à certaines ruines, n'est pas devenu une carrière de pierres ; cela dit, en étudiant les photographies prises dans les années 1950, et en se rendant sur le site, on peut se demander où sont passés les encadrements de fenêtres, les pierres sculptées, les linteaux, les pinacles, etc. Éléments qui ont sans doute fait le bonheur d'amateurs peu scrupuleux...

Orientation bibliographique

A.N.A.C.R. Dordogne, *Mémorial de la Résistance en Dordogne, sous la terreur nazie*, Périgueux, éd. A.N.A.C.R./Copédit, 1985.

AUDIERNE (abbé François-Georges), *Le Périgord illustré*, Périgueux, impr. Dupont, 1851.

BRUGIÈRE (abbé Hippolyte), *Notes sur les paroisses de Dordogne*, inédit du XIX^e siècle, Archives Diocésaines Périgueux (copie SHAP)

FROIDEFOND DE BOULAZAC (Alfred, de), *Armorial de la noblesse du Périgord*, Périgueux, 1891.

GOURGUE (Alexis de), *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, 1873.

LAMOTHE (Louis Sylvestre de), *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*, (2^{ème} partie – 2^{ème} section, pages 1425 à 1428), Périgueux, Dupont et Cie, 1883.

MONTARNAL (J. de), *Châteaux et Manoirs de France – Périgord* (page 6 et planches 10 à 12), Paris, Vincent, Fréal & Cie, 1937.

DELLUC (Gilles et Brigitte), AVRILLEAU (Serge), « La galerie de fuite du château du Paluel (Dordogne) un souterrain à usage unique ? », *Subterranea*, 1974, n° 9, p. 13-18. Note complétée pour une publication dans la revue *Spéléo-Dordogne* (septembre 2004).

SAINT-SAUD (comte A. d'Arlot de), *Additions et corrections à l'armorial de la noblesse du Périgord*, 1930.

JOANNE (Alfred), *Géographie Dordogne*, Paris, éd. Hachette, 1877.

MARMIER (Gaston), « Notice sur Paluel », *Annales de la Société d'agriculture de la Dordogne*, 1870.

MARTIN (Georges), *Histoire et généalogie de la Maison de Croÿ*, La Ricamarie, 2001.

MODIN (Jean-Guy), *Véronique Filozof, ma mère*, Paris, impr. IM.PO, 1979.

PENAUD (Guy), *Histoire de la Résistance en Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1985.

PENAUD (Guy), *Dictionnaire des châteaux du Périgord*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 1996.

REPÉRANT (Dominique), *Le Périgord des châteaux et manoirs*, éd. Le Chêne, 1991.

ROCAL (Georges) et SECRET (Jean), *Châteaux et manoirs du Périgord*, Bordeaux, éd. Delmas, 1938.

ROULAND (A.) et SOULHIE (M.), *Résistance en Périgord Noir*, éd. Amicale des Résistants du Sarladais, 1987.

SECRET (Jean), *Le Périgord. Châteaux, manoirs et gentilhommières*, Paris, éd. Tallandier, 1966.

TANET (C.) et HORDÉ (T.), *Dictionnaire des noms de lieux du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1994.

Bulletins de la SHAP, 1883, 1885, 1891, 1900, 1939, 1947, 1952, 1953 et 1988.

TARDE (Jean), *Les Chroniques de Jean Tarde*, Paris, éd. de Gérard, 1887.

Remerciements : Professeur Jean Lassner, Claudine Lassner, Sylvie Ghirotti-Tournaud, Pierre Pommarède, Denis Chaput-Vigouroux et Sophie Bridoux-Pradeau (SHAP), Francis Guichard (Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir), Pierre David (Vitrac), Josiane Frezza (mairie de Vitrac), Jean Artus et Marthe Lacombe (Carsac-Aillac), Clément Sellier (Malevergne), M. et Mme Philip (Naudissou, à Sarlat), M^{me} Lestrade (Calviac), Thierry Boisvert, Laurent Triolet, Serge Avrilleau, Mireille Bénéjean (Musée de Sarlat), Hubert de Commarque, Edouard Meyssignac (mairie de Saint-Vincent-le-Paluel), Martine Delbos (bibliothèque de Terrasson), Philippe Rochas et Thierry Baritaud (SDAP Dordogne), Ludovic Pizano (Conseil général Dordogne).

... Et toute notre reconnaissance aux docteurs Gilles et Brigitte Delluc, pour tant d'informations, de conseils et de documents inédits.

Crédits photographiques : Jean-Jacques Tournaud, Claudine Lassner.

Dessins et plans : Hubert Tourasse, G. Boldron (croquis de la fontaine, SDAP), Jean-Jacques Tournaud (plans du château et du souterrain).